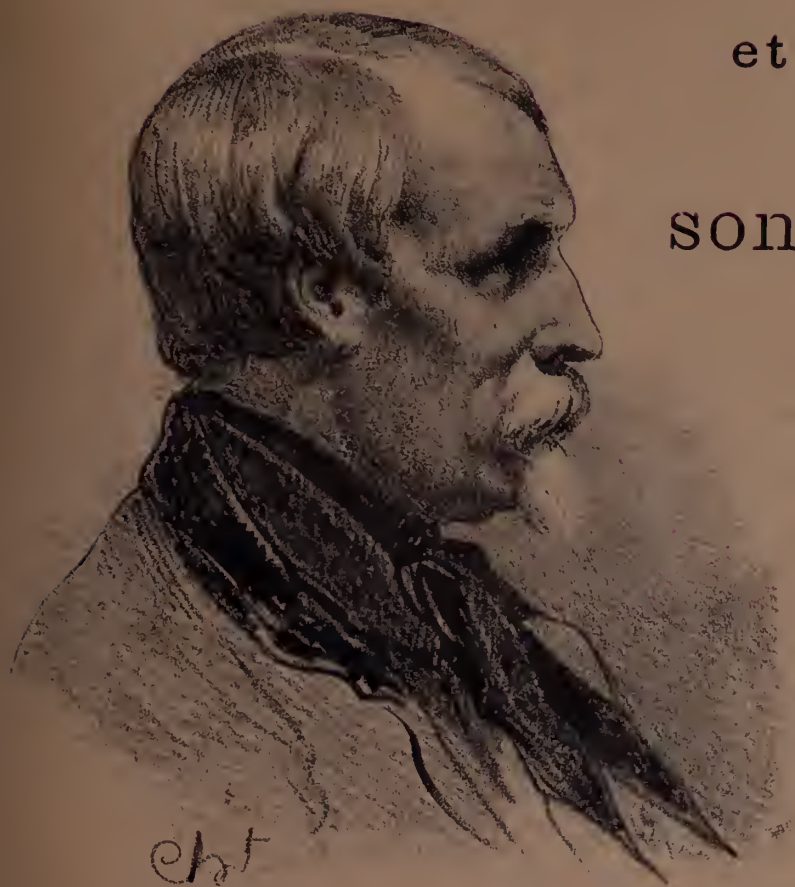


CHARLET



et
son **Œuvre**

par

Armand DAYOT

Inspecteur des Beaux-Arts



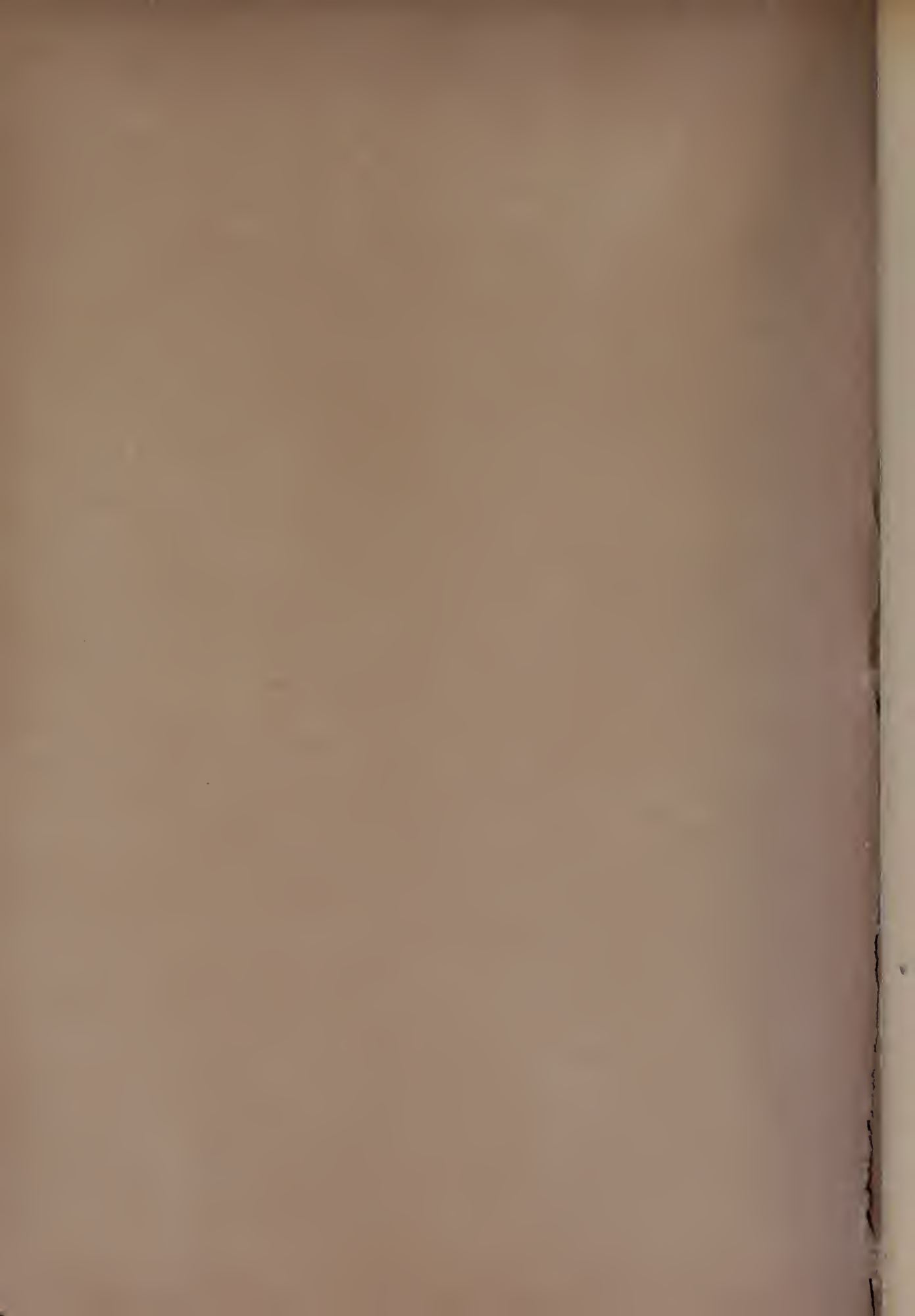
PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

7, rue Saint-Benoît, 7

MAY & MOTTEROZ, DIRECTEURS



CHARLET

ET SON ŒUVRE

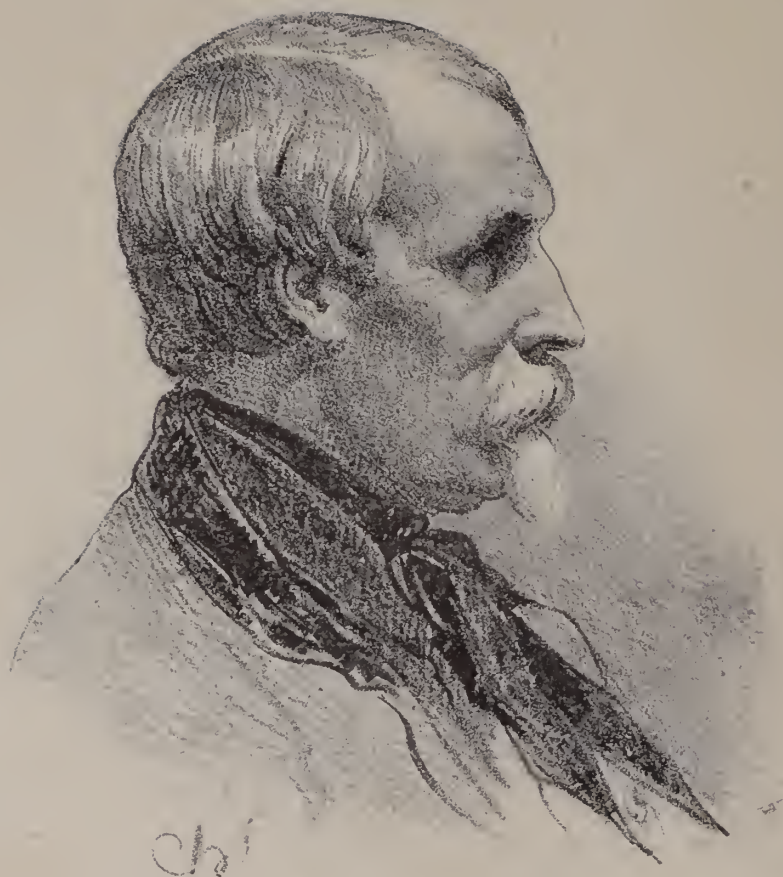
DU MÊME AUTEUR

*Ouvrages honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts*

RAFFET ET SON ŒUVRE. Album contenant 100 fac-similés de
lithographies, peintures à l'huile, aquarelles, sépias et dessins
inédits. Prix, broché. 6 fr.

LES MAÎTRES DE LA CARICATURE FRANÇAISE AU
XIX^e SIÈCLE. Album contenant 115 fac-similés de lithographies
en noir, 5 couleurs. Prix, broché. 6 fr.

Tous droits réservés.



CHARLET

Peintre, dessinateur et lithographe

1792-1845.

CHARLET

ET SON ŒUVRE

PAR

ARMAND DAYOT

Inspecteur des Beaux-Arts

118 Compositions lithographiques

PEINTURES A L'HUILE, AQUARELLES, SÉPIAS

ET

DESSINS INÉDITS



ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

7, rue Saint-Benoît, 7

MAY & MOTTEROZ, DIRECTEURS

A MON AMI

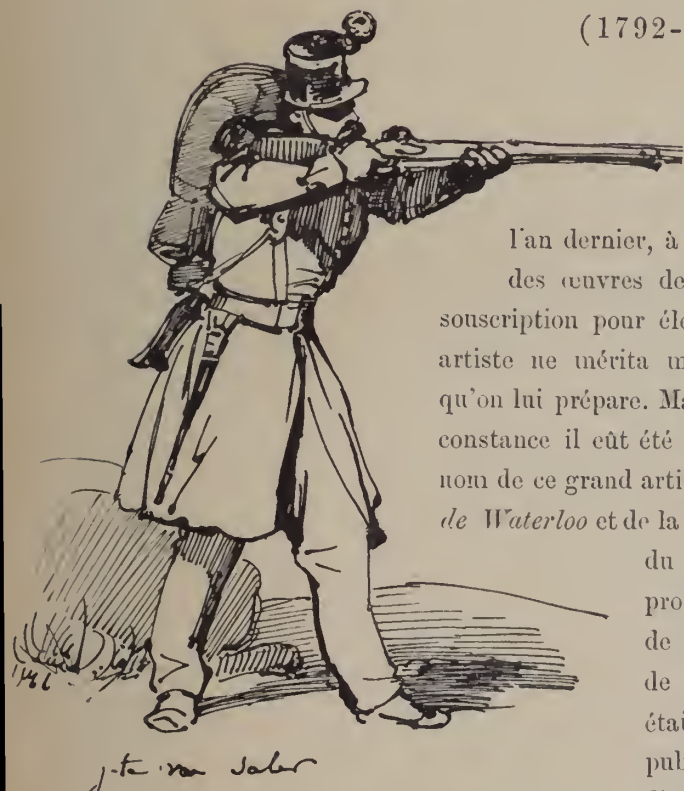
ALFRED BARRION

A. D.



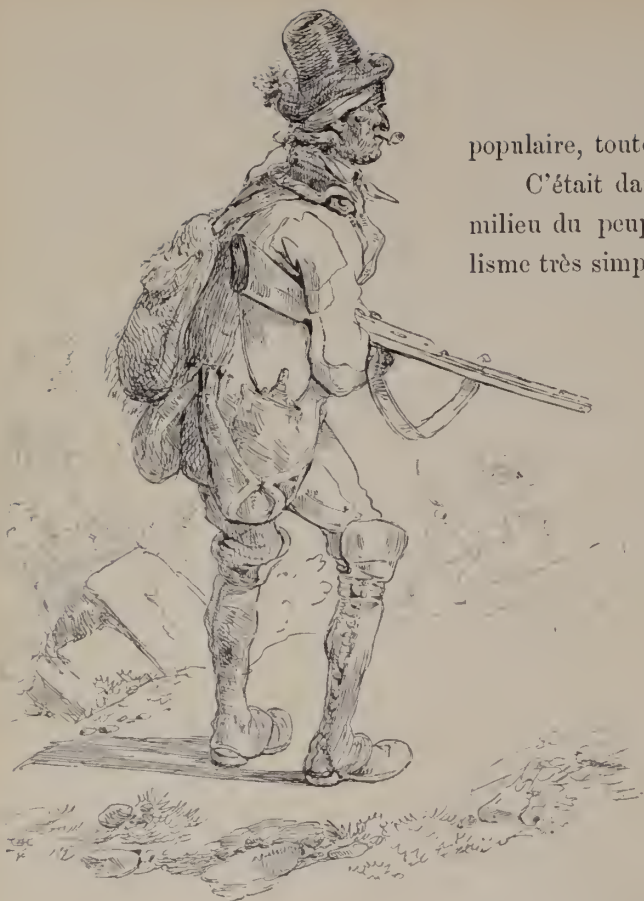
CHARLET

(1792-1845)



Qu'il nous soit permis de répéter en tête de cette étude ce que nous disions l'an dernier, à l'occasion de cette inoubliable exposition des œuvres de Raffet, qui fut le point de départ d'une souscription pour élever un monument au peintre : « Jamais artiste ne mérita mieux que Raffet la publique glorification qu'on lui prépare. Mais ne vous semble-t-il pas qu'en cette circonstance il eût été possible, qu'il eût été juste, de joindre au nom de ce grand artiste celui de Charlet, l'auteur du *Grenadier de Waterloo* et de la *Retraite de Russie*... le peintre si gaulois du soldat français, le spirituel humoriste, le profond observateur qu'Engène Delacroix, un de ses plus fervents admirateurs, place à côté de Molière et de La Fontaine? L'occasion était belle pour rendre du même coup un public hommage à ces deux glorieux frères d'armes, dont l'un fut le maître et souvent

l'inspirateur de l'autre, et qui vouèrent également leur vie entière au culte passionné du même idéal. » — Et, à travers nos regrets, nous assistions à une manifestation



CHARLET.

populaire, toute de rêve, mais d'une réalisation bien facile.

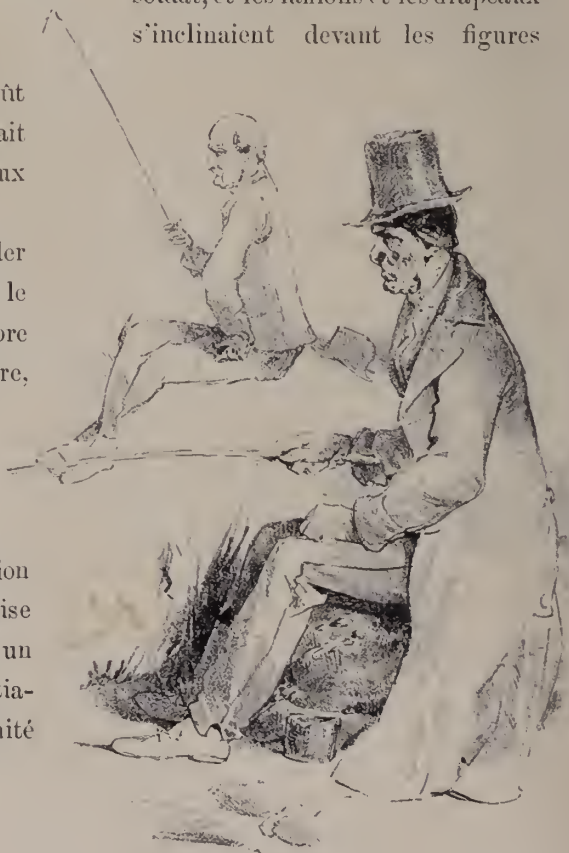
C'était dans le quartier même de l'École militaire, au milieu du peuple des soldats. Un monument, d'un symbolisme très simple, s'élevait en pleine lumière. Il se composait d'une colonne ornée de deux médaillons encadrés de lauriers de bronze : les portraits des deux artistes. De chaque côté de la colonne, comme des sentinelles chargées de la garde éternelle des glorieuses images, se dressaient un cuirassier, spectral sous son long manteau, son épée nue à la main, le cuirassier de la *Revue nocturne...*, et un grenadier géant à la lourde moustache, au sourire goguenard, appuyé sur son fusil. Puis, au chant des clairons et des trompettes, au bruit des tambours, cavaliers et fantassins passaient fièrement devant le monument élevé à la mémoire des grands peintres du soldat, et les fanions et les drapeaux s'inclinaient devant les figures

épiques des ancêtres. Cette fête militaire eût été, croyons-nous, d'un grand effet, et c'était bien la suprême apothéose digne des deux illustres artistes.

Au lieu de cela, on a cru devoir décider que le monument de Raffet s'élèverait dans le jardin de l'Infante, derrière une grille, à l'ombre écrasante et froide du Louvre... A vrai dire, cette détermination nous afflige.

Mais à quoi bon s'attarder dans des regrets superflus ?

Aujourd'hui, la *Société des artistes lithographes français* prépare une exposition des œuvres principales de Charlet et organise une vaste souscription pour lui élever un monument. C'est là une très heureuse initiative et bien digne d'être encouragée. Le comité



aurait, nous dit-on, l'intention de demander à la ville de Paris l'autorisation d'ériger le monument en plein quartier militaire, au rond-point de l'avenue de La Motte-Picquet. Voilà bien l'endroit rêvé, et nous serions surpris si la municipalité parisienne ne s'empressait de faire droit à cette requête, rendant ainsi hommage à la mémoire d'un des plus glorieux enfants de Paris. Car c'est au cœur même de Paris que naquit Nicolas-



LE PETIT CAPORAL.

Tonssaint Charlet, « de parents pauvres *maisonnettes* », comme il l'a écrit lui-même sur le frontispice d'une suite de dessins et de croquis à la plume reproduits en fac-similé en 1846. Dès sa première jeunesse, il connut toutes les tristesses de la pauvreté. Mais il trouva toujours dans sa gaieté naturelle, dans sa joyeuse philosophie, une continuelle sauvegarde contre l'infertile découragement. Il était encore tout enfant lorsqu'il perdit son père, dragon de la République, qui lui laissa pour tout héritage (c'est notre artiste lui-même qui nous l'apprend) : une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse, et aussi son décompte de linge et de chaussures, lequel s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes. Fort heureusement sa mère, dont il ne parlait jamais sans une émotion profonde, se dévoua tout entière à son éducation. Elle



le plaça d'abord à l'école des *enfants de la patrie*, puis au lycée Napoléon. Mais les faibles ressources de l'excellente femme furent bien vite épuisées, et Charlet, désireux de venir à son tour en aide à sa vieille mère, écourta brusquement ses études pour occuper un petit emploi dans une des mairies de Paris. D'ailleurs il ne put conserver longtemps cette modeste situation à cause de ses opinions bona-

partistes. En 1814, nous le trouvons à la barrière de Clichy, mêlé à la foule des braves qui, sous le commandement de Moncey, venaient opposer une vaine et suprême résistance à l'invasion. Sur sa manche brillaient les galons de sergent-major de la garde nationale. Il se battit comme un lion, en digne fils d'un dragon de la République, et fut, pour sa belle conduite, nommé capitaine en second de sa compagnie¹. C'était le commencement et la fin de ses exploits militaires. L'Empire tomba. Charlet déposa les armes. Dès lors, il n'eut plus qu'un rêve : ce fut de raconter à son tour les hauts faits de tous ces soldats de l'Empire, de ces terribles grognards, de tous ces joyeux compagnons du « camp de la lune », dont il put voir se redresser près de lui les épiques débris à la barrière de Clichy, au milieu de la fumée de la bataille. Il n'oublia pas non plus ces intrépides *Marie-Louise* qu'il

1. Charlet, qui écrivait comme il dessinait, sous l'impression du moment, a laissé sur des garde-mains souvent couverts de croquis et d'estompades, des notes rapides où il raconte sous une forme très humoristique quelques faits curieux de cette époque héroïque de son existence : « Qui ne se souvient de ces premiers jours qui suivirent la révolution de Juillet ! Quelle ardeur, quelle joie, que d'espérances ! On s'assembla ; j'étais de la deuxième légion ; j'y avais servi cordialement, civiquement, comme sergent-major, pendant treize ans : j'étais une des figures historiques du bataillon, commandé en 1814 par un homme plein d'honneur et de courage, M. Odier. Il nous avait fait faire notre devoir, et, avec une poignée de



a si pittoresquement représentés sous la longue capote du soldat Hutinet, « fusilier de la 3^e du 2^e de la 24^e... et dans des planches devenues si populaires, qui s'appellent *le Premier coup de feu* et *le Second coup de feu*... *Au commandement de pas d'observation*... *Une histoire de tranchée*... *Les Français ne supportent point l'humiliation*... etc., etc., estampes célèbres, dont le nombre considérable atteste combien fut laborieuse la vie de Charlet¹ et dont l'ensemble forme comme un vaste poème militaire qu'illumine toujours un rayon



NAPOLÉON VISITANT LES AMBULANCES.

(Fac-similé d'une sépia.)

de franche gaieté, de vraie gaieté gauloise, d'où se dégage dans toute sa réalité la figure héroïque du soldat de Napoléon.

Gros, Raffet, Charlet ont été trois admirables interprètes de l'épopée impériale, mais dans des genres bien différents.

gardes nationaux et les débris d'une compagnie franche, il avait arrêté la marche d'un bataillon de grenadiers de Sibérie.

« Je vois encore ce bataillon serré en masse, marchant avec un calme désespérant pour de mauvais soldats comme nous. Enfin nous l'arrêtâmes, Dieu aidant fortement (notre position critique l'avait sans doute frappé).

« On s'assembla donc : la compagnie Laflitte, après avoir proclamé avec un magique enthousiasme cet honorable et bon citoyen comme capitaine en premier, me décerna le même honneur et fit du plus humble des sergents un capitaine en second... »

1. L'œuvre de Charlet est immense. M. de La Combe, qui a recueilli et décrit toutes celles de ses productions qui ont été reproduites par les procédés lithographiques, n'a pas noté moins de mille quatre-vingt-dix pièces. Charlet a dit lui-même avoir fait en outre plus de quinze cents dessins à la sépia, à l'aquarelle, à la plume, — eaux-fortes, — et en avoir déchiré un nombre presque égal dont il n'était pas satisfait.

Gros a divinisé, en quelque sorte, ses modèles. Sous son fongueux pinceau, la figure de Napoléon devient olympienne et ses soldats prennent des allures de demi-dieux. Par instants, on s'attend à voir s'élancer des nuées sombres, qui ronlent par torrents au-dessus de la mêlée, des déesses casquées d'or comme celles qui, dans les plaines de Troie, prenaient part aux luttes des deux armées.

Raffet, lui, peignit la guerre dans toute la réalité de son horreur tragique. Chacune de ses merveillenses lithographies, d'un accent si profond, d'une émotion si aiguë (je parle

de ses peintures de bataille), est comme une page de deuil du livre de l'humanité, condamnée à s'agiter éternellement dans le sang au milieu des cris de douleur et des larmes. Son Napoléon au masque blafard, droit sur son cheval blanc, d'une blancheur de fantôme, sous un ciel d'orage, au milieu de ses maigres soldats aux dures mâchoires et aux sourcils froncés, nous apparaît comme le farouche instrument d'une inexorable fatalité.



TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

Rien de pareil dans Charlet. Il a, lui, la joyeuse vision de la guerre. Ses soldats, comme leurs ancêtres gaulois, ne vont pas au combat les dents serrées et l'œil plein de menaces, mais en chantant gaiement et en *blaguant* la Mort. Jamais il ne cherche à exagérer l'horreur du spectacle en faisant rouler au-dessus de ses combattants des océans de nuées tragiques. Ses ciels ont la fraîcheur printanière des couleurs du drapeau. Raffet nous fait détester la guerre. Pour peu, Charlet nous la ferait aimer, et nous comprenons sans peine les enthousiastes manifestations populaires que soulèvent tous ces braves qui, tambours en tête, superbes dans leurs haillons pondreux et sous leurs bonnets à poil, défilent sur nos boulevards, accrochant en souriant aux basques de leur longue tunique « le gamin éminemment et profondément national », et dardant en passant une œillade à la *bourgeoise* qui les admire.

Le soldat de Charlet, c'est le coq gaulois qui jette fièrement sa claire chanson de défi ou de victoire à tous les échos. Cette bonne humeur, qui est la caractéristique du troupier français, nul n'a su la mieux exprimer que Charlet et en déduire tous les



ÉTUDE DE MENDIANT.

heureux effets dans des centaines de planches de la plus réjouissante philosophie. Charlet fut le peintre intimiste du soldat. Il l'a familièrement représenté dans tous les détails de sa vie ballottée.

Tantôt il nous le montre se dressant de toute sa taille sur un tas de morts, comme dans le *Soldat français*, tantôt s'agenouillant dans une attitude pleine de compassion pour faire boire à sa gourde un ennemi blessé. Le combat terminé, il suit son héros pas à pas, et, sous les tonnelles des guinguettes, dans les bals-musettes, dans les jardins publics où fleurissent, à l'ombre des quinconces, les appas somptueux des nourrices chères au troupier, il convre ses albums de précieux croquis qu'il transportera bientôt sur la pierre avec une originale saveur d'exécution.

Cette représentation très réaliste de la vie du soldat eut le don de déplaire à certains esprits raffinés, à certains

métaphysiciens de la critique, qui ne virent dans ces peintures de scènes parfois triviales que le désir d'abaisser le sujet au niveau de la compréhension populaire, alors que le bon Charlet ne peignit le soldat français que parce qu'il l'aimait vraiment de toute l'ardeur de son âme. Et s'il nous le montre pressant tour à tour sur son cœur la hampe du drapeau qu'il défend et le poupon de la nourrice qu'il attaque, c'est qu'il a voulu nous le faire voir à travers les diverses manifestations de sa très humaine nature, parfois soumise à d'autres élans qu'à ceux du patriotisme.

Dans sa trilogie de Wallenstein, Schiller ne s'est pas seulement borné à peindre avec lyrisme les héroïques exploits des chefs. Il a aussi très longuement décrit les mœurs fort peu austères des soldats, et ces scènes anecdotiques, dialoguées parfois dans un langage fort peu académique, ne nuisent en rien, croyons-nous, à la grandeur de l'œuvre.



Charlet n'est pas seulement le peintre des invalides en gognette et des tourlourous en bonne fortune, mais aussi l'artiste à la large inspiration et à l'émotion communicative



VIEILLARD ET ENFANT.

qui peignit la *Retraite de Russie*. Il est vraiment bon qu'on s'en souvienne. Les critiques acerbes et trop souvent injustes que certains écrivains de l'époque, Bandelaire entre

autres, adressèrent à Charlet, blâmant d'ailleurs bien plus la philosophie de son œuvre que l'exécution même de ses travaux, furent énergiquement combattues par un maître dont les éloges suffisent pour assigner à notre peintre une place d'honneur parmi les meilleurs artistes du XIX^e siècle. En maintes circonstances, l'admiration d'Eugène Delacroix pour Charlet se manifesta d'une façon éloquente, et les lignes suivantes donneront une juste idée de la haute estime que professait pour l'auteur de la *Retraite de Russie* le peintre immortel de l'*Entrée des Croisés à Constantinople*.

« Qui croirait que de simples dessins puissent arriver à un comique aussi profond et résumer dans une simple feuille tout un caractère et presque toute une action? Ses figures sont si frappantes et si vraies, le point où il saisit son personnage, l'entourage qu'il lui donne, figures ou accessoires, est tellement celui qui doit faire ressortir l'idée, que je n'hésite pas à le placer, pour la peinture du caractère, à côté de Molière et de La Fontaine. Le langage dans lequel il s'est exprimé n'est pas celui de ces hommes divins ; mais son image est aussi pénétrante que leur prose ou leurs vers... Ses personnages sont à lui ; ils ont la tournure et l'accent

qu'il a voulu. Ses types sont de ceux qu'on n'oublie point et la variété en est infinie. Il n'a jamais répété ni la même tête, ni le même ajustement... » Passant ensuite à l'exécution, Delacroix s'exprime ainsi : « Le talent de Charlet n'avait point en d'aurore... Charlet est arrivé tout armé, pourvu de ce don d'imaginer et d'exécuter qui fait les grands artistes. Il a même cela de remarquable, c'est que la première période de son talent est celle où ce talent est le plus magistral. Dans des sujets aussi simples, et, ce qu'il y a de plus difficile, dans la représentation de scènes vulgaires, dont les modèles sont sous nos yeux, Charlet a eu le secret d'unir la grandeur au naturel. En par-



LE VIEUX VAGABOND.

(Sépia pour l'Édition des Chansons de Béranger).



GARDE FRANÇAISE (Louis XV).

composition, plus spirituelle quelquefois pour l'intention, n'en demeure pas moins profonde et incisive, sans rien de hâté ou de négligé. »

Charlet eut deux maîtres de très inégale valeur. Un nommé Le Bel, peintre très obscur. Il en parle d'ailleurs en termes fort peu respectueux dans une de ses lettres : « Un croûton nommé Le Bel, élève racorni de David, alors que la rotule des Atrides se montrait, même à travers les pantalons, dans les tableaux d'un grand nombre des victimes du grand maître... »

En 1817, il quittait Le Bel pour le baron Gros. Il connut dans l'atelier de son

courant cette suite de magnifiques dessins qui ont marqué surtout la première époque de son talent, on cherche involontairement ce qu'on peut lui préférer chez les plus grands maîtres sous le rapport de la simplicité, de la conception et de l'ampleur du dessin. Un peu plus tard, l'adresse de la main, devenue plus remarquable, l'entraînait souvent dans une exécution dont la précision et la délicatesse ne sont pas exemptes d'une certaine coquetterie. Cette adresse merveilleuse n'enlevait rien du reste à la franchise de son invention. La



GARDE FRANÇAISE (Louis XVI).

nouveau maître : Delaroche, Roqueplan, Bonnington, Hippolyte Belangé, Eugène Lami, Barye, etc. Gros eut bien vite pressenti le génie si partienlier de son nouvel élève. Il ne s'attarda pas à faire naître en lui l'ambition des grands prix, des concours, des voyages à Rome... Les beaux essais du crayon de Charlet le charmaient, et souvent, pendant ses longues et légendaires flâneries, il se rendait chez son ami, l'éditeur Delpech, qui commençait à exposer à ses vitrines les premières lithographies de Charlet,



SOLDAT DE NAPOLEON.



SOLDAT DE LOUIS XVIII ET CHARLES X.

imprimées par Lasteyrie. Et ces premières planches, blondes et lumineuses dans la souplesse légère de leur exécution, ne sont pas les moins bonnes de l'œuvre de notre artiste.

C'est de cette époque que date le *Grenadier de Waterloo*. Cette composition eut un immense retentissement. Elle fut tirée à un nombre si considérable d'épreuves, qu'il fallut refaire une seconde pierre. Ce renseignement nous est fourni par le colonel de La Combe, le fidèle ami de Charlet et son pieux

biographe. « Mais, ajoute M. de La Combe, cette belle traduction du mot célèbre attribué

à Cambronne (et nous avons des raisons de croire que le mot lui-même appartient à Charlet) n'a eu de succès que sous le rapport politique et par opposition à la Restauration. Le mérite artistique de cette œuvre ne fut compté pour rien, et, ce qui le prouve, c'est qu'au même moment de magnifiques pièces ne trouvaient pas d'acheteurs, et par conséquent d'éditeurs, au plus vil prix. A cette époque, Charlet avait en dépôt chez Delpech des superbes dessins de

six à douze francs. Ils ne se vendaient pas plus que ses lithographies... »

Charlet quitta l'atelier de Gros vers 1820, sur les conseils mêmes de son illustre maître : « Allez, lui avait dit Gros, travaillez seul, suivez votre impulsion, abandonnez-vous à votre caprice, vous n'avez rien à apprendre ici. » Et notre vaillant artiste, encouragé par ce témoignage de satisfaction, se mit à son œuvre. Mais que de cruelles épreuves à traverser, que d'humiliations à subir avant d'atteindre cette célébrité dont il était cependant déjà digne ! Il y aurait un livre bien touchant à faire sur les vicissitudes du pauvre Charlet avant le jour béni où, riche de dix-huit cents francs de rentes, il put écrire cette lettre à son ami, le colonel de La Combe : « ... J'ai besoin de deux ans pour exécuter cette collection



SOLDAT DE LOUIS-PHILIPPE.

vraiment nationale (galerie militaire depuis 1792) ; j'y mettrai les Vendéens et l'armée de Condé, noblement vus, et en philosophe qui a fait des écoles et acquis à ses dépens, comme tous les cœurs un peu honnêtes.

« Le bruit de ce travail s'est répandu dans la gent éditeurs, et j'ai reçu de brillantes offres, mais je suis décidé à garder pour moi cet ouvrage, qui sera une propriété pour ma famille.

« Bien mieux, un des loups-cerviers du jour s'est informé de mes moyens pécuniaires près d'un de mes élèves, et m'a fait proposer vingt-cinq mille francs espèces, me laissant tout le loisir de faire l'ouvrage en sécurité, quitte à traiter avec lui à la fin de l'œuvre. J'ai repoussé Artaxerxès ; mon pain est sur ma planche ; j'en ai très médiocrement,



il est vrai, ce qu'il m'en faut, mais l'ouvrage se fera avec soin, et, je l'avoue, avec plaisir, par la pensée que je travaille pour mes enfants. »

Cette lettre est datée du 24 mars 1845.

Les lignes suivantes, extraites d'une autre lettre écrite en 1819 pour M. Alexandre de Rigny, qui ne cessa de donner à Charlet les marques de la plus vive affection, prouvent assez que notre artiste n'eut pas toujours ses fau-

dix-huit cents francs de rente dont se contentait sa souriante philosophie : « ... Je fus à mon tour le chercher dans son taudis. Non, toutes les peintures les plus exagérées des mansardes d'artistes seraient des descriptions de palais en regard de ce grenier obscur rempli d'objets cassés, de vieilles hardes, au milieu desquels je le trouvai dessinant sur ses genoux et recevant d'une lucarne un jour douteux ! On voyait çà et là quelques vieilles défroques de soldats, un vieux chapeau, un vieux casque, un fusil de munition, un sabre du temps de la République, et puis enfin le grabat, perdu au fond de cet obscur grenier. »

La correspondance de M. de Rigny est remplie de détails intéressants sur Charlet. Personne ne l'a mieux connu que lui, et dans ces lettres d'un tour vif et léger, pleines de traits piquants et de curieuses anecdotes, on voit à tout moment apparaître la figure de l'artiste, très vivante dans sa fantasmagorie d'originalité.

Voici, ce nous semble, un portrait bien définitif du maître. Nous le détachons d'une lettre datée du 6 janvier 1849 :



« ... Sous cette enveloppe, parfois décousue et plus souvent railleuse, battait le cœur le plus noble, le plus sensible à tout ce qui pouvait grandir et glorifier la France. Ses instincts et son culte étaient là. Son crayon obéissait à cette généreuse pensée. S'il a peint avec cette vérité, que nul n'a pu atteindre comme lui, les vieux soldats de notre première Révolution, on les scènes militaires de cette époque, c'est qu'à ses yeux les armées républicaines représentaient le pays dans ce qu'il avait de plus glorieux, et couvraient au dehors les atrocités du dedans.

« Personne, je crois, n'a pu mieux que moi connaître Charlet. Son caractère indépendant échappait à toute influence, ou du moins son influence momentanée ne résistait pas à ses réflexions, à sa bonne foi. Son amitié était vive et sincère, mais la moindre contrariété l'effarouchait à ne plus revenir.

« Quand j'étais colonel du 2^e de hussards, je le voyais tomber dans ma garnison ; puis, quelques jours après, il disparaissait sans dire gare. Il a fait cent fois ce manège, restant quarante-huit heures, restant un mois, et toujours si libre chez moi que je paraissais ignorer et son arrivée et son départ.

« Quand nous étions seuls, sa verve était inépuisable, intéressante, c'était à lui demander grâce. Dès qu'il m'arrivait du monde, il ne disait plus rien ; il observait dans un coin. Il allait souvent au quartier causer avec les hussards, ou plutôt les faire causer. Il me rappelait Téniers fuyant son atelier et la foule qui s'y pressait, pour aller vivre parfois avec les paysans et y saisir ses types inimitables.

« Quelquefois, entrant pour déjeuner, il me priait de le mettre à table avec le sous-officier de planton, dont la conversation devait lui fournir, supposait-il, ample moisson. »

Nous ne pouvons, dans cette courte notice, suivre Charlet pas à pas depuis sa sortie de l'atelier de Gros, décrire chacune des phases de sa vie tourmentée, relater tous les curieux incidents dont elle est remplie, ni étudier comme nous le voudrions l'œuvre considérable qu'il a exécutée et qu'une mort prématurée, causée par l'excès du travail, a pu seule interrompre. Un aussi vaste sujet ne saurait être enfermé en quelques pages.

Écrivant à M. Feuillet de Conches, qui lui demandait quelques détails pour une notice biographique, Charlet s'exprime ainsi : « J'ai fait plus de quinze cents dessins, tant sépias qu'aquarelles, plumes, etc., etc. ; j'en ai déchiré tout autant, même de haut prix ; jamais je n'ai fait le même sujet, ni reproduit une aquarelle en lithographie, etc., etc. » Il est bon de remarquer que, dans cette énumération, Charlet ne mentionne pas ses peintures à l'huile, dont quelques-unes sont remarquables, et dont nous parlerons bientôt. Il n'y mentionne pas davantage son œuvre lithographique, qui, d'après le colonel de La Combe, ne comporte pas moins de mille cinq cents pièces, et à laquelle il doit presque toute sa popularité, et aussi une grande partie de sa gloire. Je reconnais, bien volontiers, qu'il a déposé la fleur la plus pure de son génie dans ces belles sépias si vigoureuses et si transparentes, aujourd'hui éparpillées dans toute l'Europe, et dans ces

superbes dessins, d'une exécution si spirituelle, si franche et si savoureuse, et qui faisaient déjà en 1819 (époque à laquelle il les vendait six francs pièce) l'admiration du baron Gros. Mais j'avoue en toute franchise que je ne peux encore me décider à faire l'éloge de Charlet aquarelliste. Jusqu'à ce jour, mon œil n'a pu se familiariser avec l'éclat blennâtre et froid de ses peintures à l'eau, où grâce, sans doute, à l'application souvent trop systématique, trop absolue du principe qu'il professait avec tant d'énergie : *les masses avant tout*, la composition prend, dans sa tonalité désagréable, un aspect lourd et fatigué. On m'ob-

jectera qu'à cette époque l'art de l'aquarelle, aujourd'hui porté à un si haut point de perfection, était encore dans son enfance. Mais Bonington n'était-il pas contemporain de Charlet, et n'a-t-il pas du premier coup excellé dans ce genre et exécuté de son pinceau lumineux et léger d'incomparables chefs-d'œuvre ? D'ailleurs Charlet, bien que très passionné pour l'aquarelle, semblait tout disposé à douter de son *inappréciable* valeur en tant qu'aquarelliste : « Moi-même, dit-il, j'en ai fait quelquefois d'assez heureuses peintures à l'eau ; j'en ai vendu jusqu'à quinze et dix-huit cent francs, bon nombre à mille et cinq cents francs. J'aurai à rendre compte au jugement d'euier : quel VOL ! Enfin, je n'avais pas l'intention, j'espère donc de la circonstance atténuante. »

Mais là où Charlet excella véritablement, ce fut dans la lithographie. Il est impossible de connaître cet admirable artiste et de pénétrer son génie, si on n'a pas examiné

nue à nue, attentivement, chaque pièce de son œuvre immense, et cela sur nue épreuve de choix, où figurent, fidèlement rendus, les vigoureux accents et les légères caresses de son crayon. Et on reconnaît, en feuilletant les cartons où sont entassés par centaines ces précieux documents d'art, que c'est à bon droit qu'il a pu

être appelé le Callot du XIX^e siècle. Nul n'a porté plus loin que lui, dans un style aussi original que pittoresque, l'étude et le tracé des mœurs militaires et populaires. Avec une grâce étonnante, avec une prodigieuse facilité, avec une verve inépuisable, il exprimait tour à tour les joies, la douleur de ce peuple parisien qu'il aimait tant, et dont il a si définitivement fixé la physionomie de son crayon spirituel et rapide. Des critiques d'un austère daudysme ont reproché à Charlet d'avoir trop souvent cherché des motifs d'inspiration dans l'ivresse tapageuse du tronprier et dans la gaieté vulgaire des guingnettes. Eh ! mon Dieu, oui, le bon Charlet se plaisait à prendre la nature sur le fait, il aimait les joies courantes de l'heure qui s'enfuit, et c'est pour cela que les jeux bruyants des gamins, la folle gaieté des grisettes, la tumultueuse ivresse des grognards, tentaient ce joyeux



philosophe, toujours si heureux de la gaieté des autres, qu'il ne pouvait la voir sans en jouir et sans éprouver le désir de la peindre. Enfant du peuple, il s'en est fait son peintre ordinaire. Comme l'a fort bien dit un de ses biographes : « Il est le frère du gamin de Paris ; il en a la verve, la gaieté ; il se plaît dans ses joies ; il aime la foule, le tapage, la chanson ; tout Beethoven, augmenté de Mozart, il l'eût donné pour quelques flonflons de la guitare désaccordée de son ami Donvé¹ ! »

Et cependant l'œuvre lithographique de Charlet ne se compose pas uniquement d'une suite ininterrompue de joyeuses représentations de la vie du peuple et du soldat. Parfois aussi la pensée de l'artiste s'assombrit et s'emplit de visions funèbres ou terriblement tragiques. Rappelez-vous 1812, cette minuscule lithographie qui fut sans doute le germe d'où sortit l'admirable *Épisode de la campagne de Russie*, et où l'on voit se traîner comme des ombres, à travers les plaines blanches de neige, sous un ciel noir, les débris saignants de la Grande Armée. Et le *Moulin de Jemmapes* ! Et l'*Intrépide Lefèvre* ! Et la *Prise du fort Saint-Laurent* ! Et cette planche d'une impression si poignante, qui a pour légende : *Je suis prêt*, et qui représente un vieux grognard, le lendemain de Waterloo, saluant la Mort qui s'avance vers lui, sa faux à la main ! Et ces magnifiques compositions, inspirées par les événements de juillet 1830 (*Combat de la rue Saint-Antoine*, — *le Pont d'Arcole*, — *Prise du Palais-Royal*, — *le Peuple à la caserne des gendarmes*), qu'il exécuta avec la collaboration de son ami Jaime, se réservant de peindre la foule enfiévrée par la lutte, et laissant à son ami le soin d'encadrer, dans le décor des hautes maisons écorchées par les balles, toutes les péripéties de l'événement.

J'imagine que Baudelaire, qui porta sur Charlet un jugement si profondément injuste, après l'avoir dédaigneusement classé parmi les caricaturistes entre Pigal et Traviès, ne connaissait pas toutes ces superbes lithographies où ce grand artiste a fixé d'un crayon si vivant les épisodes les plus héroïques des *Trois glorieuses*². Un jugement aussi extraordinaire dans sa malicieuse ironie que celui qui suit ne peut être motivé que par l'ignorance : « On a beaucoup parlé des gamins de Charlet, ces chers petits anges qui feront de si jolis soldats, qui aiment tant les vieux militaires et qui jouent à la guerre avec des sabres de bois. Toujours ronds et frais comme des pommes d'api, le cœur sur la main, avec l'œil clair et souriant à la nature. Mais les *enfants terribles*, mais le *pâle voyou* du grand poète, à la voix rauque, *au teint jaune comme un vieux sou*, Charlet a le cœur trop pur pour voir ces choses-là. »

A vrai dire, ces notes tragiques ne figurent qu'assez rarement dans l'œuvre de Charlet. Mais ne suffisent-elles pas à prouver que notre artiste ne fut pas seulement le peintre

1. Jules Janin.

2. Ce sont là des œuvres d'art fort intéressantes, qui, avec d'autres lithographies, inspirées par les mêmes événements, exécutées à la même époque et signées des noms de Swebach, de Bellangé, de Tassaert, de Lami, de Lepoittevin, de Roqueplan..., forment un ensemble de documents historiques des plus précieux.

humoristique des pochards glorieux, du turlouron sentimental et de Lisette, mais aussi le peintre ému de nos désastres militaires et de nos discordes civiles? L'art avec lequel il a su exprimer toutes ces scènes de misère et de denil nous dit assez qu'il pouvait, aussi bien que Raffet et que Goya, peindre sous une sombre couleur les horreurs de la guerre et remplir son œuvre de tableaux fantastiques et navrants. Il a préféré la joie à la douleur, le rire aux larmes, l'azur à la nuit, les revues en plein soleil, sous le ciel clair, au milieu des foules joyenses, aux revues nocturnes au milieu des nuées livides... Aux strophes lugubres de Sedlitz, il a préféré la chanson française ouvrant gaïement son aile sous les tonnelles en fleurs des guinguettes...

Dans cette rapide étude, nous ne pouvons qu'esquisser en passant la si intéressante figure de Charlet et qu'effleurer son œuvre. Nous ne pouvons aussi, et à notre grand regret, à cause des cruelles exigences de la mise en pages, nous attarder davantage dans le récit de ces anecdotes si intéressantes dont la vie de l'artiste est remplie et que le colonel de La Combe a recueillies avec un si grand soin, dans le livre qu'il a consacré à Charlet. Mentionnons cependant l'amusant récit que nous fait son biographe de la première rencontre de Charlet et de Géricault, rencontre qui devait être l'origine d'une amitié à laquelle la mort de Géricault devait seule mettre fin.

« En 1818, nous apprend M. de La Combe, Charlet, obligé de faire tous les métiers pour vivre, était employé pour le compte de Juhel, *peintre barbouilleur philosophe*, à la décoration d'une auberge. On pourrait voir probablement encore à Meudon, *Aux trois Couronnes*, lapins, lièvres, canards, brioches, etc., peints par Charlet sur des volets, ainsi qu'un homme debout, indiquant de la main l'écurie. Voici comment Charlet me racontait cet épisode, si intéressant dans sa vie, certain jour qu'il m'avait mené dîner à Meudon, pour se souvenir, me disait-il :

« J'étais dans tout le feu de ces compositions, quand l'anbergiste vint me prier de
« monter au premier étage où l'on m'attendait ; j'y trouvai de joyeux convives attablés, et
« au milieu d'eux un compagnon, qui, après m'avoir dit qu'il s'appelait Géricault, ajouta :
« Vous ne me connaissez pas, monsieur Charlet, mais moi je vous connais, et je vous
« estime beaucoup ; j'ai vu de vos lithographies qui ne peuvent sortir que du crayon d'un
« brave, et si vous voulez vous mettre à table avec nous, vous nous ferez honneur et plaisir.
« — Comment donc ! messieurs, mais tout l'honneur et le plaisir sont pour moi. » —
« Je me mis donc à table, et tout se passa bien, et même si bien, que de ce jour date une



LE PRINCE LOUIS NAPOLÉON
A LA CHAMBRE DES PAIRS.

« amitié que la mort seule a contrariée. Pauvre Géricault, excellent cœur d'honnête homme et de grand artiste ! »

Les deux amis firent, en 1820, un voyage à Londres, et c'est de cette époque que datent les plus belles lithographies de Géricault, entre autres cette suite si remarquable de ses grands chevaux, qui furent imprimées à un très petit nombre par l'éditeur anglais Hullmandell. Les premières études lithographiques de Géricault dénotent une très évidente inexpérience. Mais bien vite, sur les conseils de Charlet, qui plusieurs fois lui apporta



CHARLES X DANS LES TIRÉS DE RAMBOUILLET.

même sa précieuse collaboration, il se rendit maître de son crayon et produisit de véritables chefs-d'œuvre.

Si Géricault lithographe a subi l'heureuse influence de Charlet, ce dernier, de son côté, fut vivement impressionné par le génie fougueux du peintre du *Chasseur de la garde* et du *Radeau de la Méduse*².

Il est hors de doute que Charlet eût produit un plus grand nombre

de toiles si toutes les heures de sa vie n'avaient pas été absorbées par l'incessante production de ses albums et par ses fonctions de professeur de dessin à l'École polytechnique, fonctions qu'il remplissait avec un zèle si intelligent. Il avait un réel tempérament de peintre ; mais, toujours pressé par le temps, et gâté aussi sans doute par l'habitude des procédés de la lithographie qui lui permettaient de formuler rapidement sa pensée, il peignait avec une précipitation trop nerveuse, sans assez de préparation et d'essais, et sans méditer suffisamment sur les exigences de l'effet et les problèmes de la couleur. La plupart de ses tableaux de chevalet sont d'un coloris lourd, opaque et heurté. Nous préférons ses grandes

1. Lettres de Charlet.

2. Géricault exposa à Londres le *Radeau de la Méduse*, dont le mérite avait été méconnu au Salon de 1819. Cette exhibition obtint un très grand succès. On montrait la toile moyennant un *shilling* d'entrée, et chaque visiteur recevait en entrant une lithographie au trait reproduisant le tableau et due à la collaboration de Géricault et de Charlet.

Le voyage que firent ensemble nos deux artistes en Angleterre ne fut pas d'une gaieté folle pour le brave et jovial Charlet. « Si, d'un côté, nous apprend M. Arsène Alexandre, dans son ouvrage si intéressant sur la peinture militaire, le résultat pécuniaire de l'exhibition avait été excellent pour Géricault, l'influence du spleen avait agi trop fortement sur l'esprit naturellement mélancolique du peintre. C'est par deux fois que Charlet dut l'empêcher de se donner la mort : une fois de sauter dans la Tamise, une autre de s'asphyxier dans sa chambre d'hôtel. Les bonnes grosses saillies de l'ancien enfant de troupe eurent pourtant raison de ce spleen obstiné. »

compositions militaires, comme le *Convoi de blessés faisant halte dans un ravin*, le *Passage du Rhin à Kehl par Morcau*, et surtout cette toile vraiment remarquable aujourd'hui au musée de Lyon et qui figure au catalogue des œuvres du peintre sous le modeste titre :



Épisode de la campagne de Russie. Les deux premières sont deux spécimens très honorables de peinture officielle, « d'un ordonnancement habile et savant »; la troisième est une œuvre audacieuse et forte, presque une œuvre de génie.

On a prétendu que cette toile, si vigoureusement brossée, avait été peinte presque d'un seul jet, dans une heure de brûlante inspiration. Cette opinion, tout d'abord très vraisemblable, est détruite par une lettre de M^{me} Charlet, lettre d'une intimité tou-

chante. En voici le plus intéressant passage : « Pendant que mon mari faisait son tableau, il était fort triste. Il a passé bien des nuits sans sommeil, me disant : « — Ce malheureux « tableau n'est pas ce que je voudrais. » Plus il avançait, plus son découragement augmentait. Il était vraiment à plaindre, et tous mes efforts pour lui donner du courage étaient inutiles. « — Non, disait-il, je ne suis pas content, et, plus j'avance, plus je suis « inquiet ; combien il me sera pénible d'entendre dire : Pourquoi Charlet veut-il faire de « la peinture ! Il devrait s'en tenir à ses lithographies ! Mon cœur se brise à une idée « pareille. Pardonne-moi, mais je suis tout à fait découragé. » Rien ne pouvait le distraire de ces tristes pensées. Arrive enfin l'ouverture du Salon. Mon pauvre mari n'eut pas la force de sortir de la maison ; il avait l'air d'un coupable qui attend sa condamnation. Un de nos amis vint bientôt nous dire que non seulement le tableau avait été admis, mais que le premier effet était favorable. Les yeux de Charlet se remplirent de larmes et, m'embrassant : « Mon Dieu, dit-il, je vous remercie ! »

Bien des fois cette toile célèbre a été décrite par des écrivains de talent, et Alfred de Musset lui-même, soudainement improvisé critique d'art, en fait un pompeux éloge dans un Salon qu'il publia en 1836 dans la *Revue des Deux Mondes* : « Hors la *Méduse* de Géricault et le *Déluge* du Poussin, je ne connais point, dit-il, de tableau qui produise une impression pareille. »

On ne peut, en effet, sans éprouver une sorte d'angoisse, contempler cette composition tragique et douloureuse que le grand artiste exécuta avec toute l'émotion de son cœur, et où l'héroïque agonie de la Grande Armée est racontée avec une si superbe éloquence. Il y a sur la toile entière une misère navrante. Quel lugubre processionnement que ce lamentable défilé des derniers survivants de ce qui fut la Grande Armée et qui, décharnés sous leurs longs manteaux, ressemblent à des spectres dont les silhouettes se détachent vaguement dans un brouillard de mort !

Une procession d'ombres sous le ciel noir.

Jamais, croyons-nous, l'horreur de la guerre n'a été plus éloquemment exprimée que dans cette superbe toile, où l'épisode, si recherché par la maigre imagination de nos peintres du jour, ne peut distraire le regard de l'agonie lugubre de toute une armée. Bien longtemps après avoir vu ce tableau terrible, on est encore obsédé par son souvenir. On ne peut y songer sans se répéter ces vers de *l'Expiation*, qui pourraient servir de légende à cette œuvre admirable :

.
Il neigeait, l'âpre hiver fondait en avalanche,
Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau :
Hier la Grande Armée, et maintenant troupeau.

... Les grenadiers surpris d'être tremblants
 Marchaient pensifs, la neige à leur moustache grise.
 Il neigeait, il neigeait toujours. La froide bise
 Sifflait sur le verglas, dans des lieux inconnus.
 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.

Charlet mourut le 30 décembre 1845, entouré de sa femme et de ses deux fils. Ses dernières paroles résument bien toute sa laborieuse existence : « Adieu, mes amis, leur dit-il, en laissant tomber son crayon de sa main, je meurs, car je ne puis plus travailler. » Jusqu'au moment suprême, il n'avait cessé de dessiner. Il avait à peine cinquante-cinq ans.

ARMAND DAYOT.





Pl. I.

LA PETITE ÉCOLE DU SOLDAT.



Pl. II.

MISÈRES DE LA GUERRE.

(1812.)



Pl. III.

LE SOLDAT FRANÇAIS.



Pl. IV.

INFANTERIE LÉGÈRE FRANÇAISE.

(Voltigeur.)



Pl. v.

INFANTERIE LÉGÈRE FRANÇAISE.

(Carabinier.)



Pl. VI.

UN ANCIEN DES ANCIENS.



Pl. VII.

LE MOULIN DE JEMMAPES.



Pl. VIII.

— Adieu !... bannissez toute sensibilité... importune !...

(Renaud, 1^{er} bataillon, 3^e compagnie.)



Pl. IX.

— Bois, mon Empereur!
(D'après une esquisse à la sépia.)



Pl. x.

LES PÉNIBLES ADIEUX.



Pl. XI.

— Elle a le cœur français !... l'ancienne !...



Pl. XII.

— Quand on a passé la nuit avec ces paroissiens-là,
on peut coucher avec le premier venu.

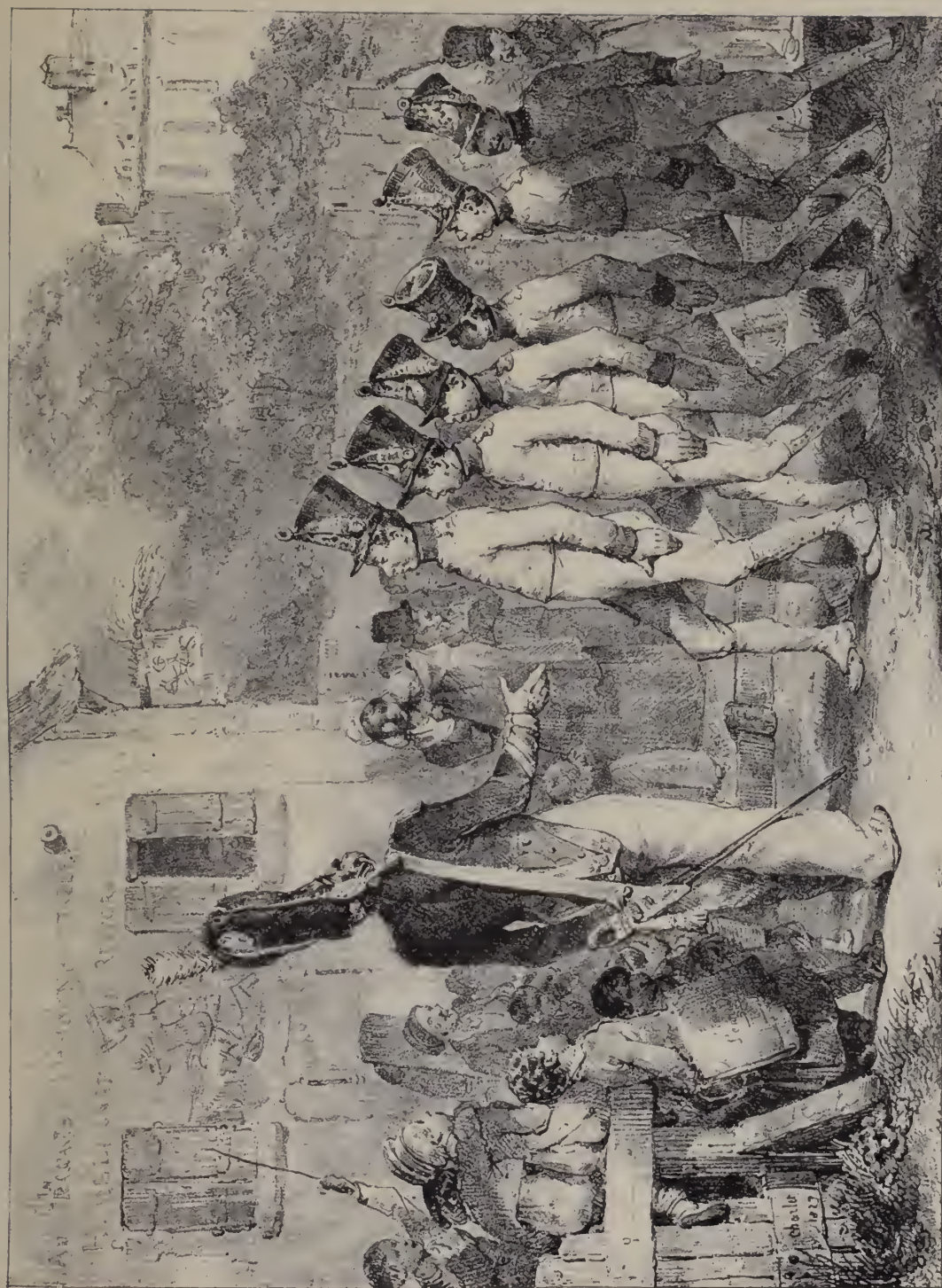


Pl. xdi.



Pl. XIV.

CARABINIER DE LA 20^e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE
marchant sur la Bormida.



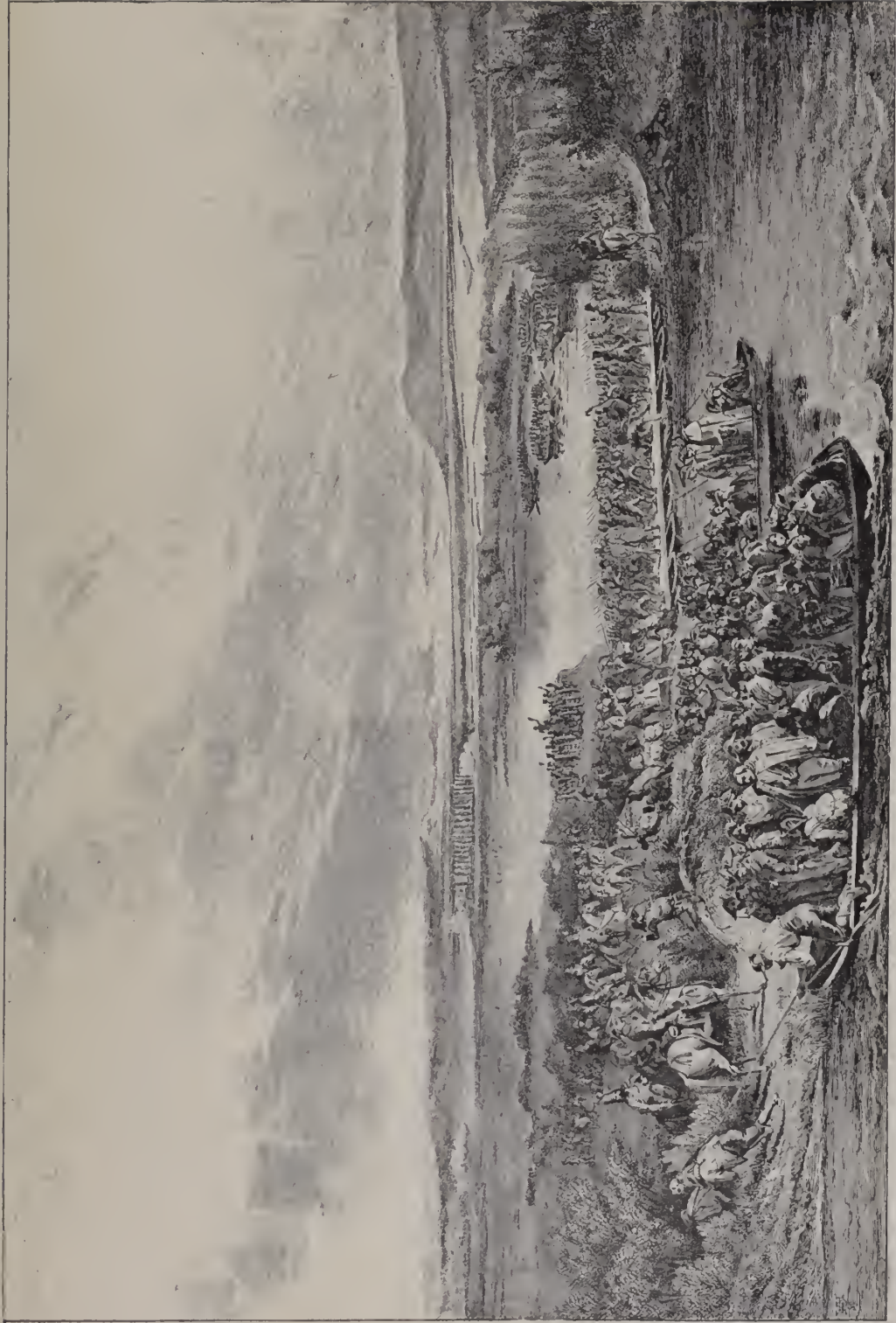
Pl. XV.

— Au commandement de halte,
rapportons vivement le pied qui est à terre à côté de celui qui est en l'air!...
et restons *mobiles*!!!



Pl. xvi.

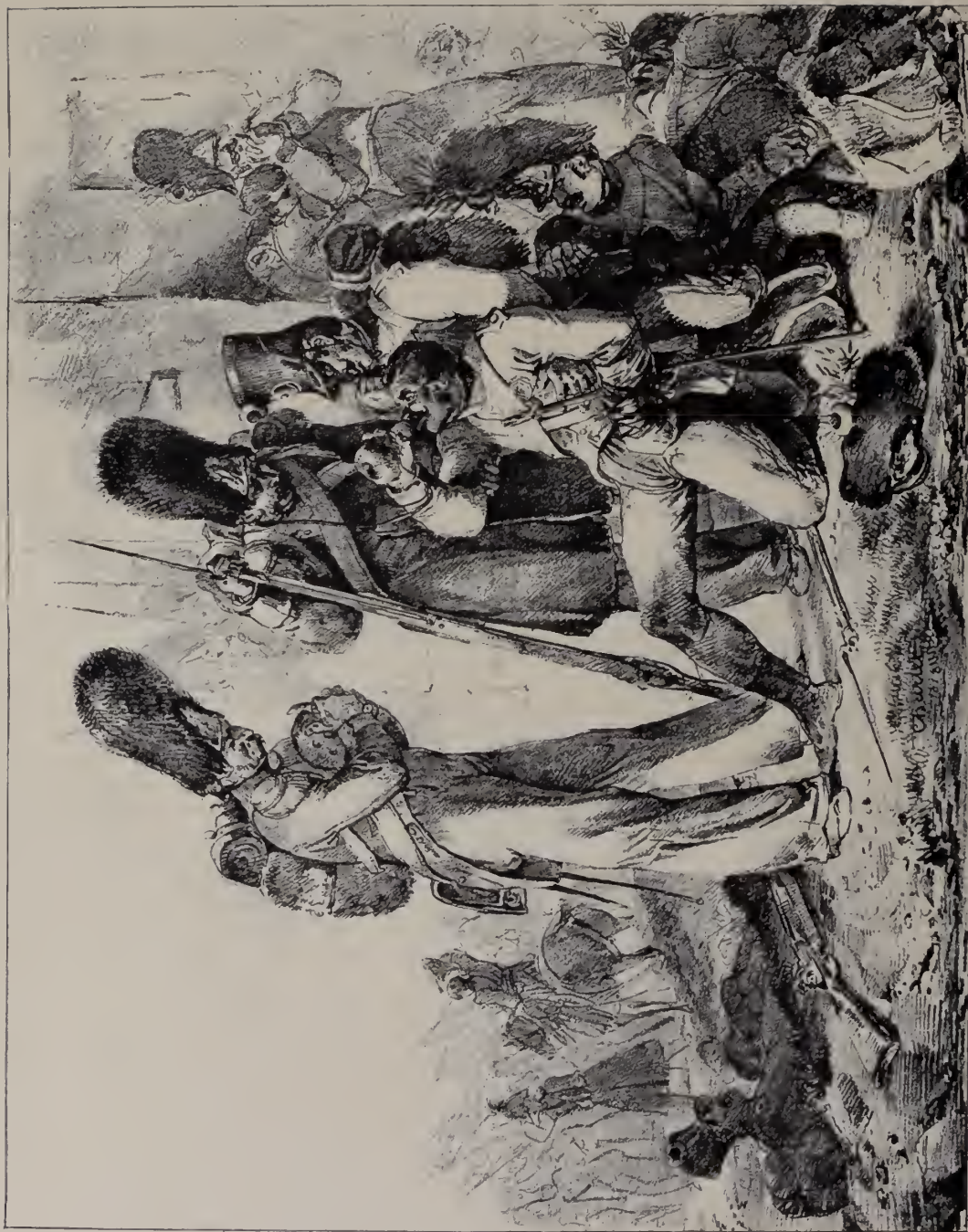
— Laissez-m'en donc un, mon ancien!

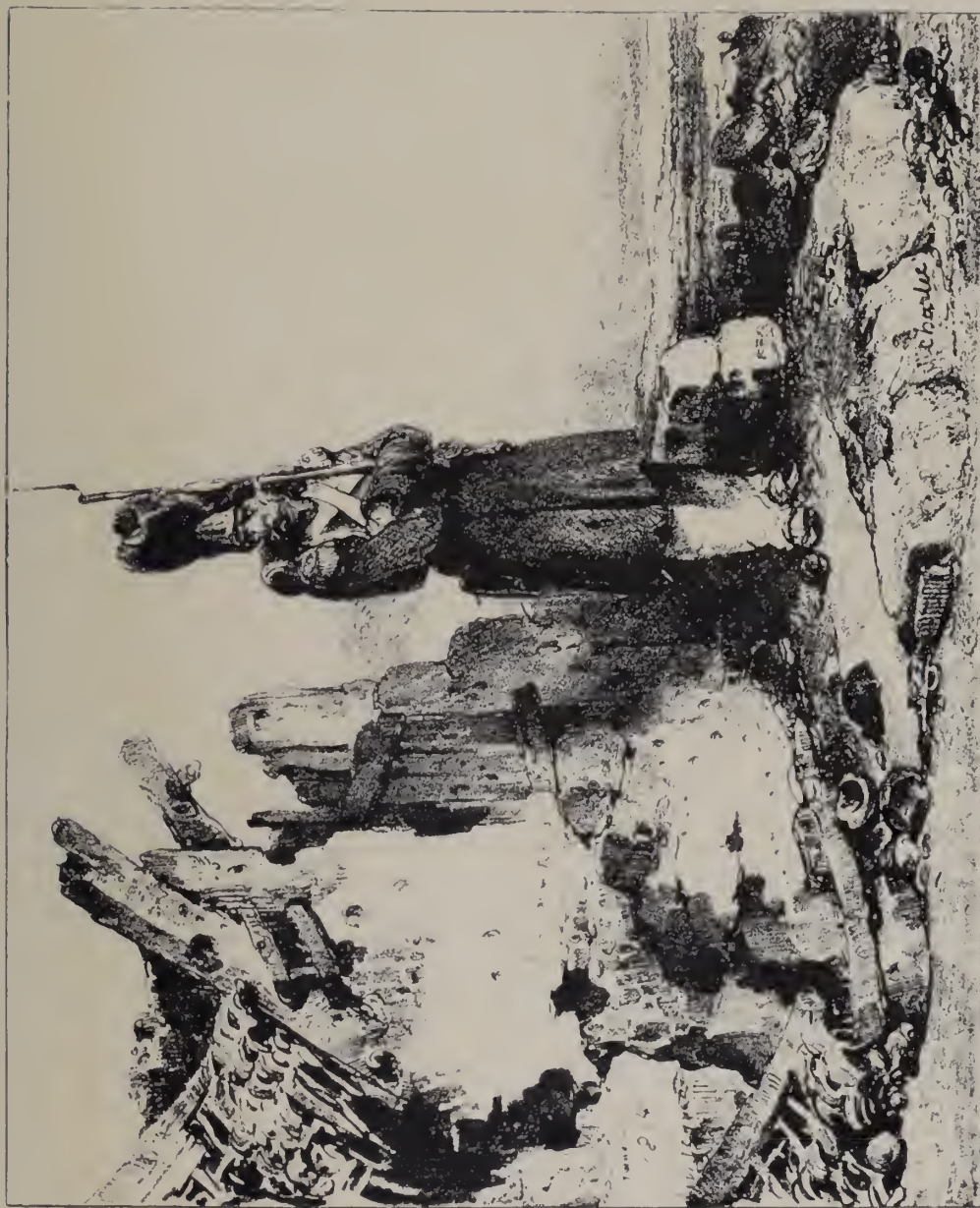


Pl. xvii.

LE PASSAGE DU RHIN A KEHL.

(24 juin 1796.)





PL. XIX.

GROGNARD.

Le grognard est un vieux brave qui est toujours mécontent, et qui veut toujours l'être, parce que cela lui fait plaisir.



Pl. XX.

— Écoute, Jean !

Il faut toujours préférer le pain noir de la Nation au gâteau de l'Étranger.



Pl. xxi.

Je suis prêt!



Pl. XXII.

PAUVRE PEUPLE!



Pl. XXIII. — Faudrait un crâne maître d'armes pour crever un œil à mon bouillon !

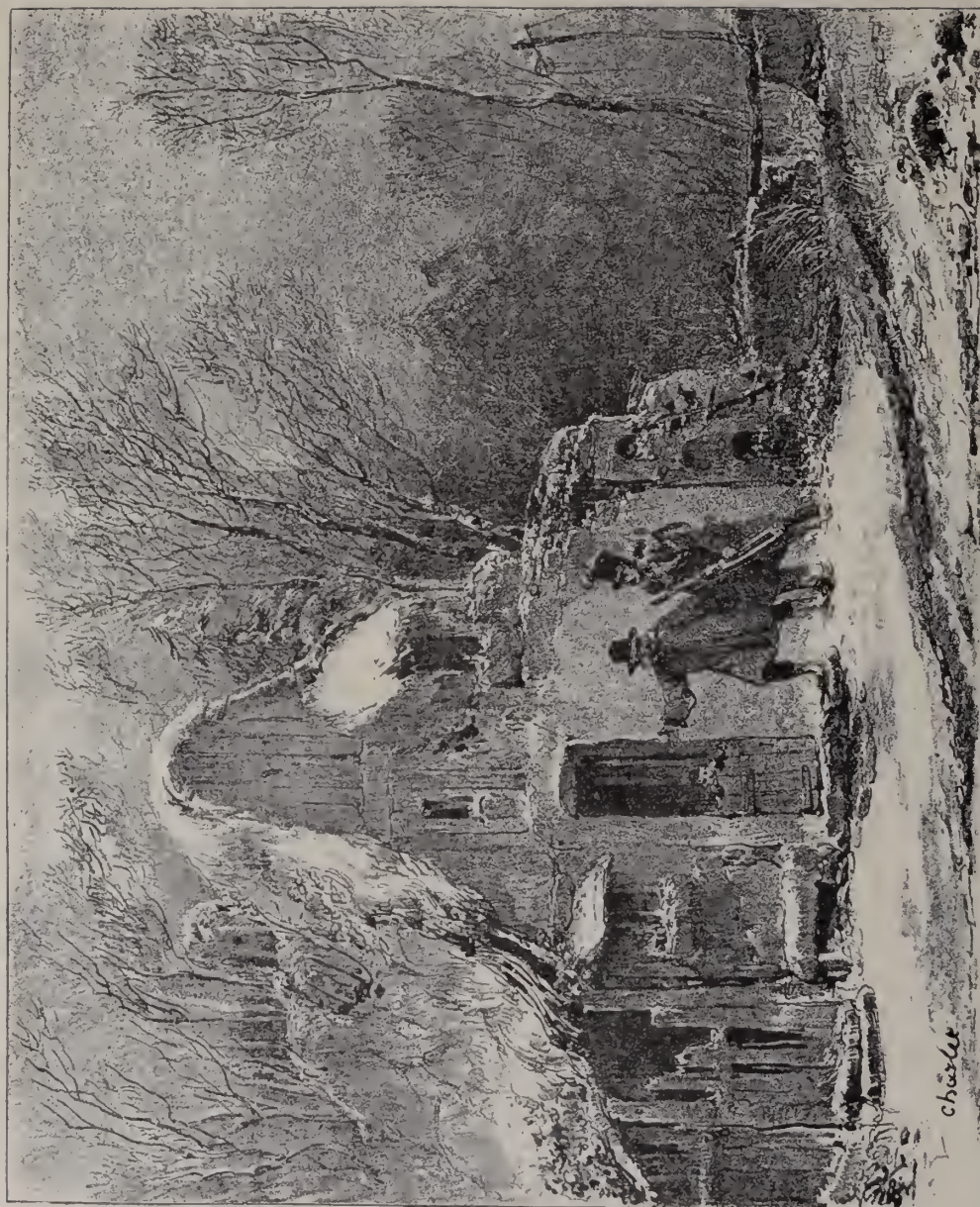


LE PREMIER COUP DE FEU.



Pl. xxv.

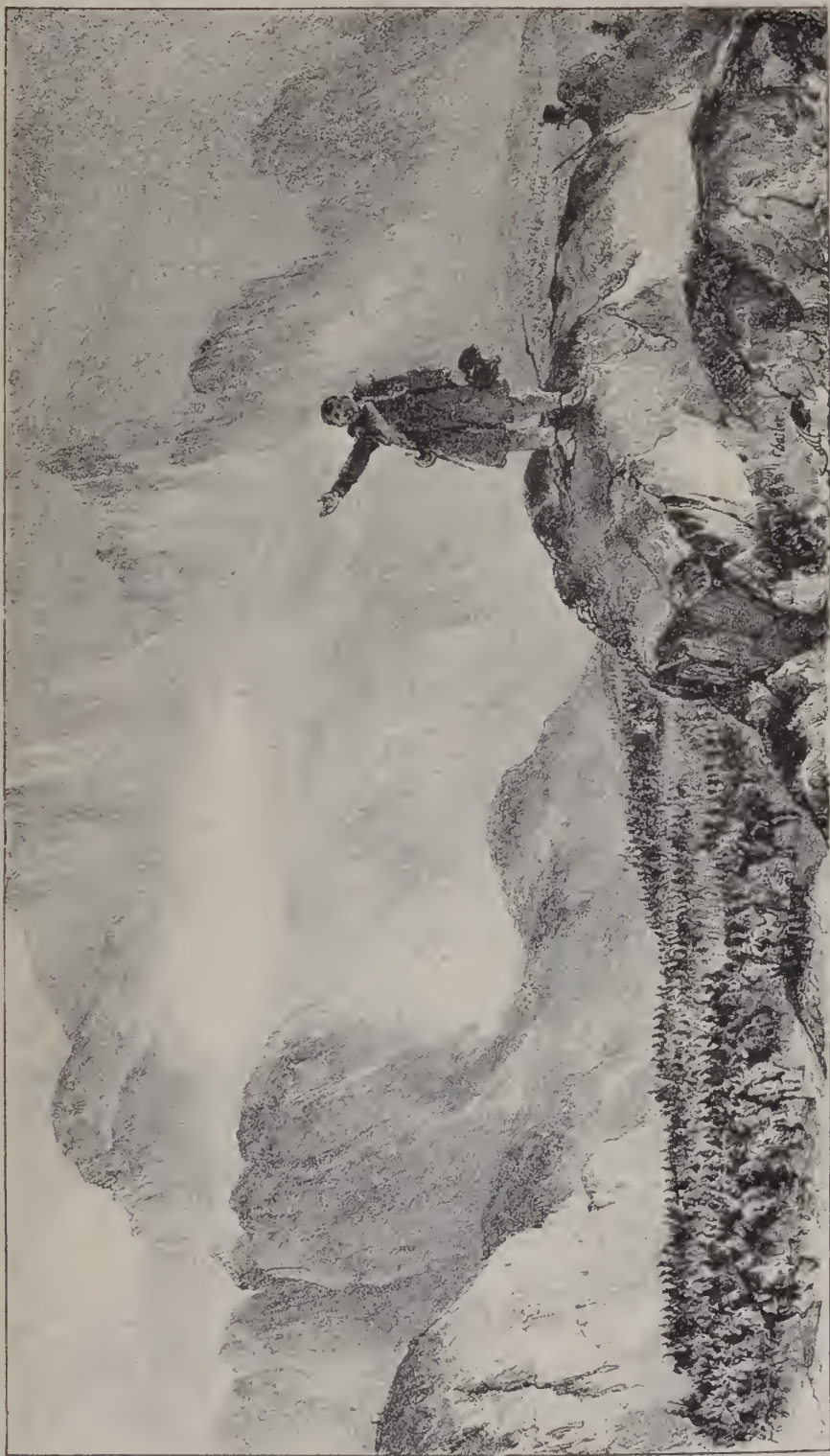
LE SECOND COUP DE FEU.



Pl. XXVI.

HOSPITALITÉ.

Quoiqu'il ne soit pas montagnard écossais, le Français est hospitalier.



Pl. xxvii.

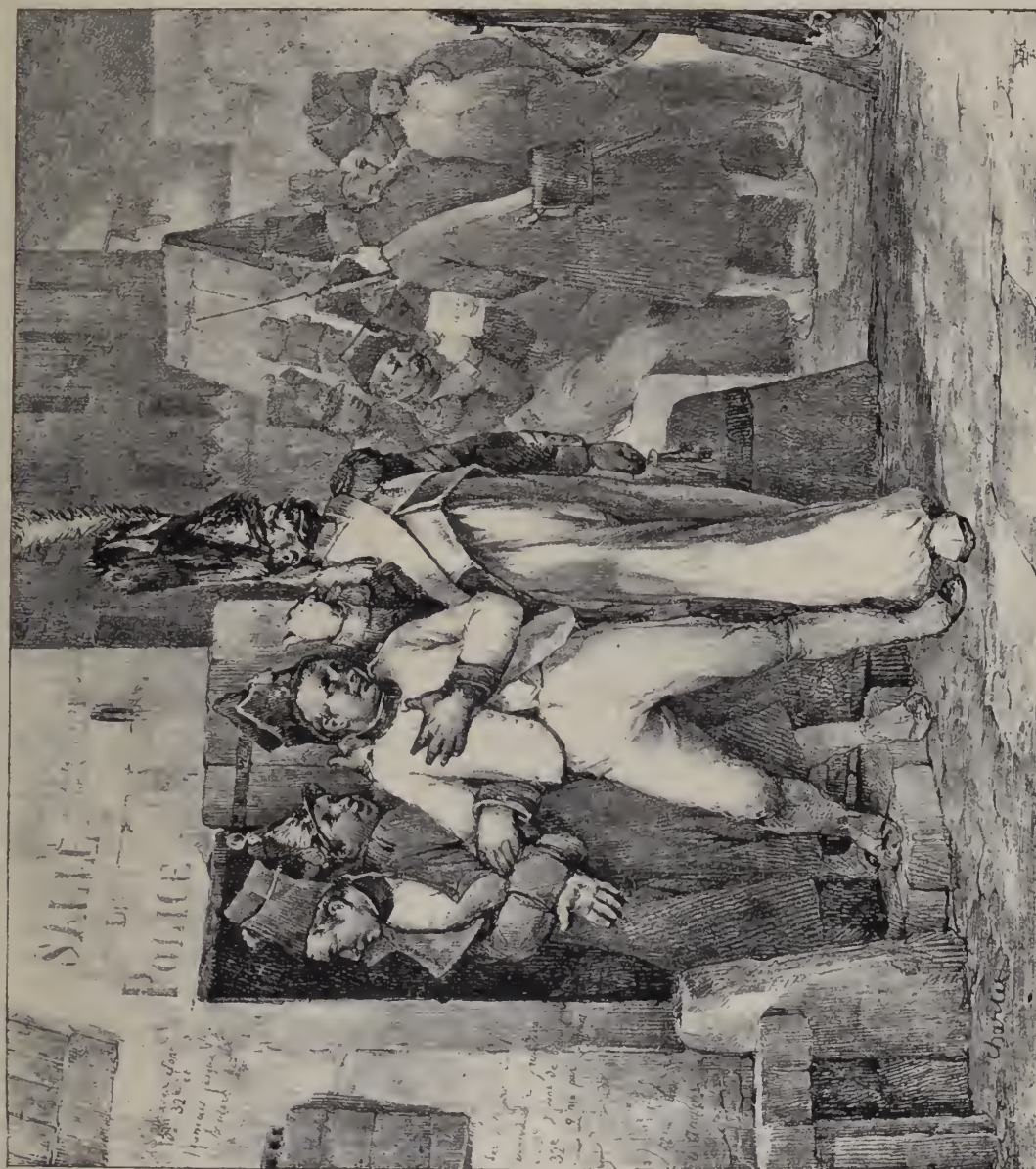
Tout ça n'a point mon doux Falaise...
On n'y voit point seulement un pommier dans ce pays de malheur.



Pl. XXVIII.

« Sans blague et sans tabac, pas de soldat ! »

(César.)



Pl. XXIX.

— Je suis innocent ! dit le conscrit.

— Par le flanc droit ! répond le caporal.



Pl. xxx.

— Bourgeois, je connais tous vos bons sentiments !...

— Votre fils!!! il n'est pas mon camarade, il est mon frère.
Nous nous sommes sauvé dix fois la vie : voyez si je le connais!



Pl. XXXI.

— Encore bien que je vous connais, mais nous-sont pays !

— Quoi ! vous savez que je suis Jean Nicolas, de Sommeland, près Neuilly-Saint-Front ?

— Oui, estimable pays ! aussi vrai que voilà un verre de vin que vous m'offrez.



PL. XXXII.

DÉPART POUR LE SIÈGE D'ANVERS.

Ses adieux à Ursule Taschereau (son amante).

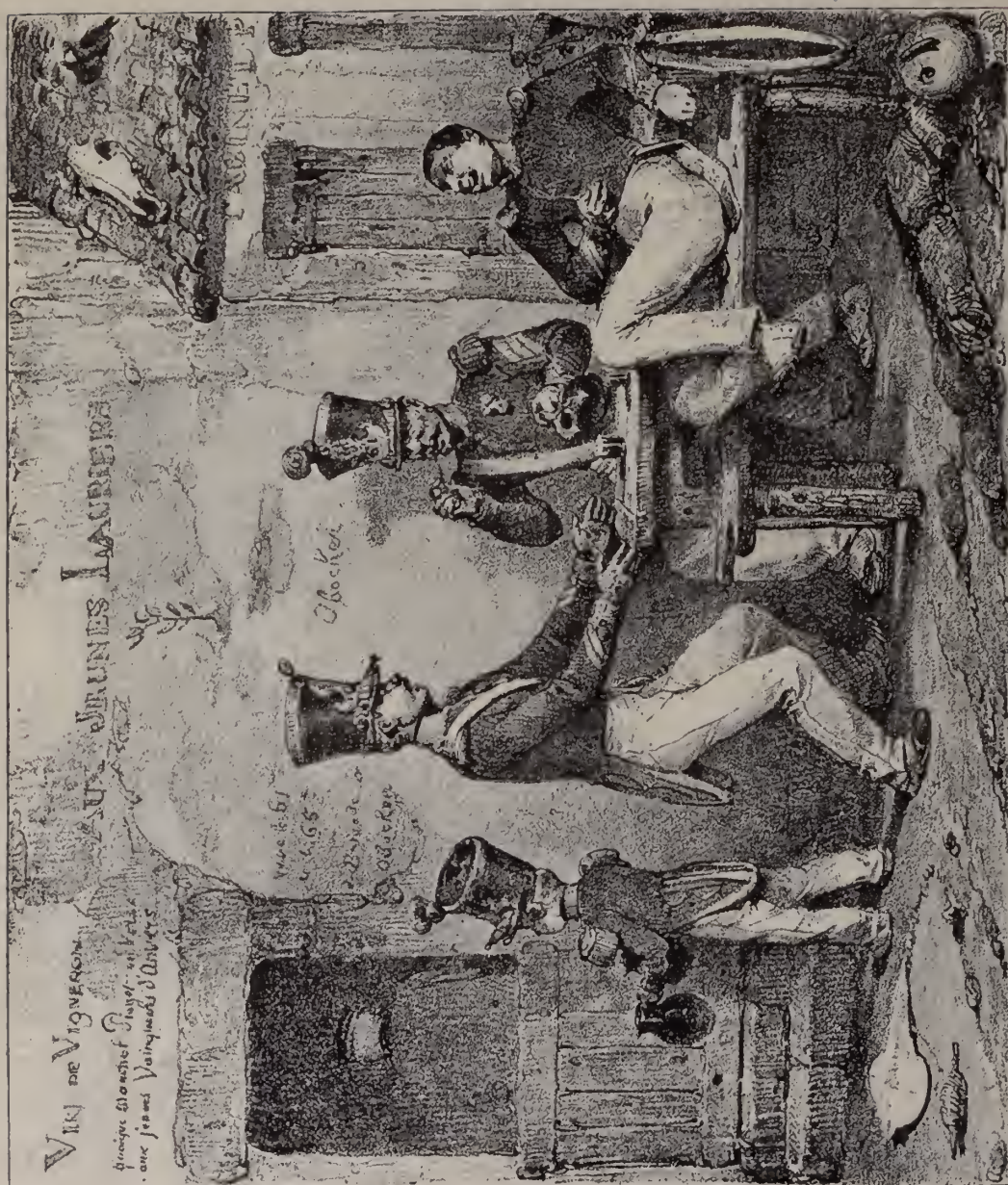
— Je pars et je pense bien revenir : le Hollandais peu guerrier n'a point de ferocité ; la besogne sera bientôt faite... Bonne Ursule ! je penserai toujours à vous, au bivac comme sur la brèche, et si je parviens à conquérir le signe de l'honneur, je me regarderai comme l'amant le plus favorisé de la gloire et de l'amour ! Adieu, Ursule !... séchez vos larmes... et prenez garde de perdre votre mouchoir !...



Pl. xxxiii.

VALENTIN RAMÈNE SES PRISONNIERS.

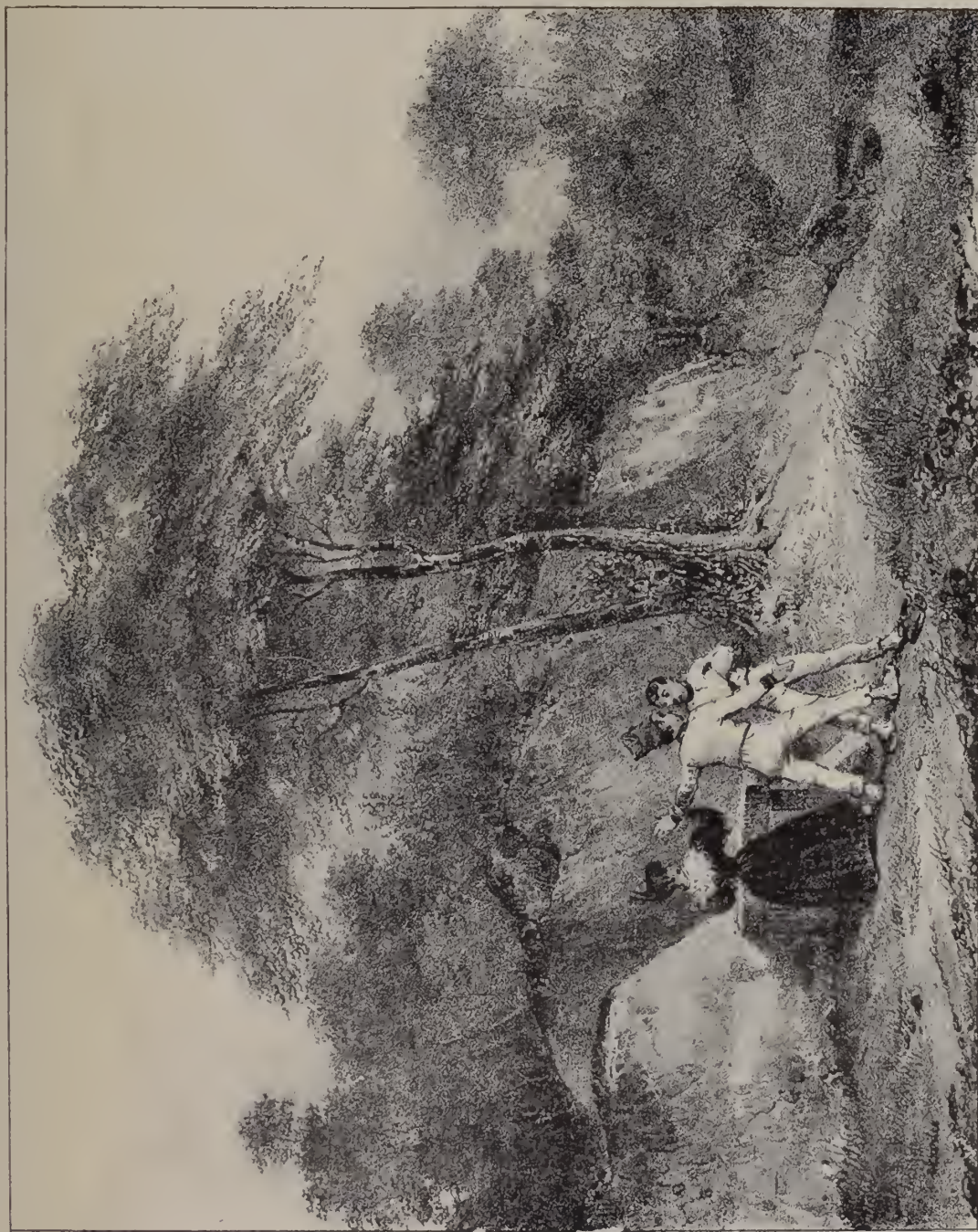
Blessé à la jambe droite par un éclat d'obus, et ne pouvant plus se soutenir, Valentin invita ses deux prisonniers Van de Naw Hay et Van Beth Raw à vouloir bien le porter au quartier général français, ce que ces deux dignes Bataves exécutèrent avec une sollicitude toute particulière. — Le Nord seul produit ces admirables caractères.



PL. XXXIV.

UNE HISTOIRE DE TRANCHÉE.

— Voilà Pécoul qui me dit : « Ho ! Hai !... Gouret !... tiens mon fusil... je sais pas qu'est-ce qu'il me prend ! » Je lui dis : C'est les pruneaux de la citadelle !... Les boulets, les obus, la mitraille allaient qu'e'était une musique à faire sortir l'Ère Éternel d'sa baraque, et l'troupier dans la moutarde... A toi ! à moi ! les gabions nous tombaient sur la cocarde, et Pécoul qu'était malheureux, si malheureux, qu'il nous en ont ri encore à Cambrai... toute la compagnie.



Pl. XXXV.

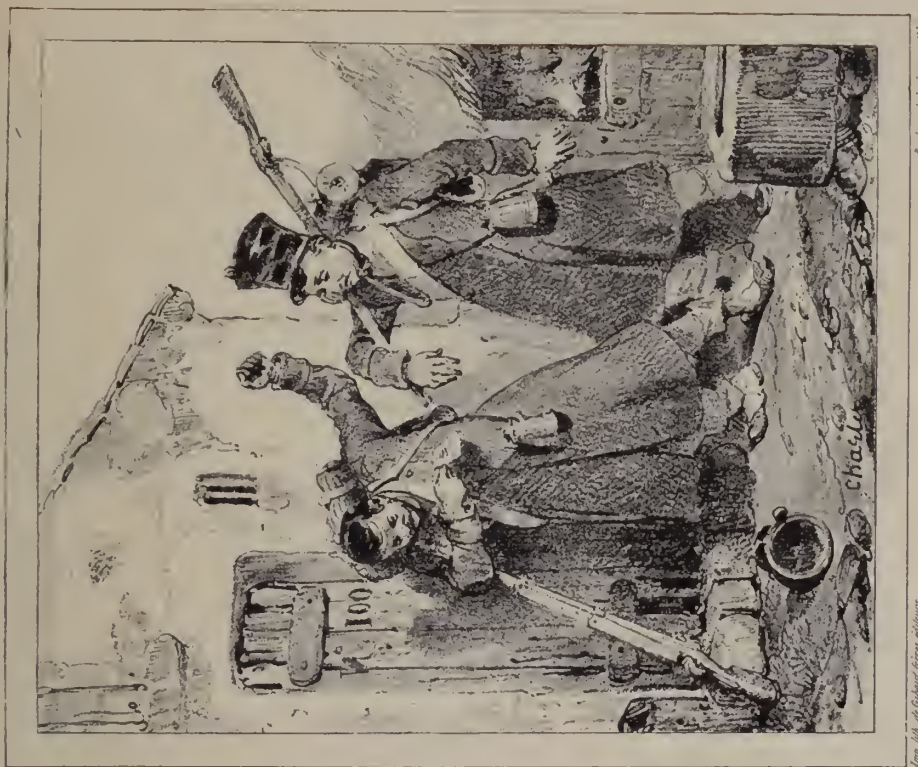
LES DEUX COQS.



Pl. XXXVI.

— Au commandement de : Pas d'observations !

Tu renforces simultanément ton discours en partant vivement du pied gauche, la pointe du pied basse, le jarret tendu, et les genoux d'aplomb desur les hanches !



LE BILLET DE LOGEMENT.

Tas de conseils... ! arrives-tous ?... si j'en force la boutique
j'arrête tout ! Non ce D.

(Fac-similé d'une épreuve d'artiste, avec remarque.)



Pl. XXXVIII.

— Vous êtes deux braves, ça ne finira pas comme ça !

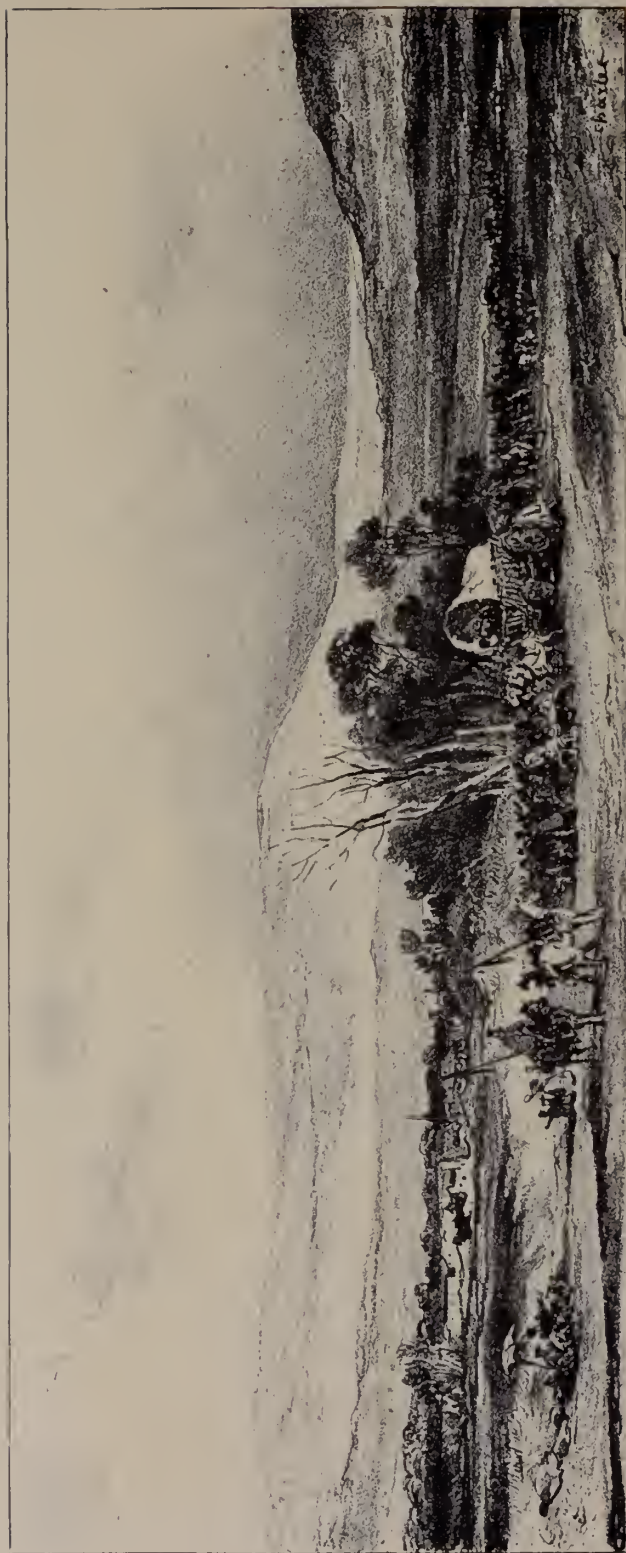


Pl. XXXIX.

LES FRANÇAIS NE SUPPORTENT POINT L'HUMILIATION !

— Tambour-maître ! nous n'avons plus le pompon !!! la batterie est molle !!! je veux qu'elle soit enlevée par des ratés sautés !!! ou ma démission !... Alors le gouvernement s'arrangera comme il pourra...

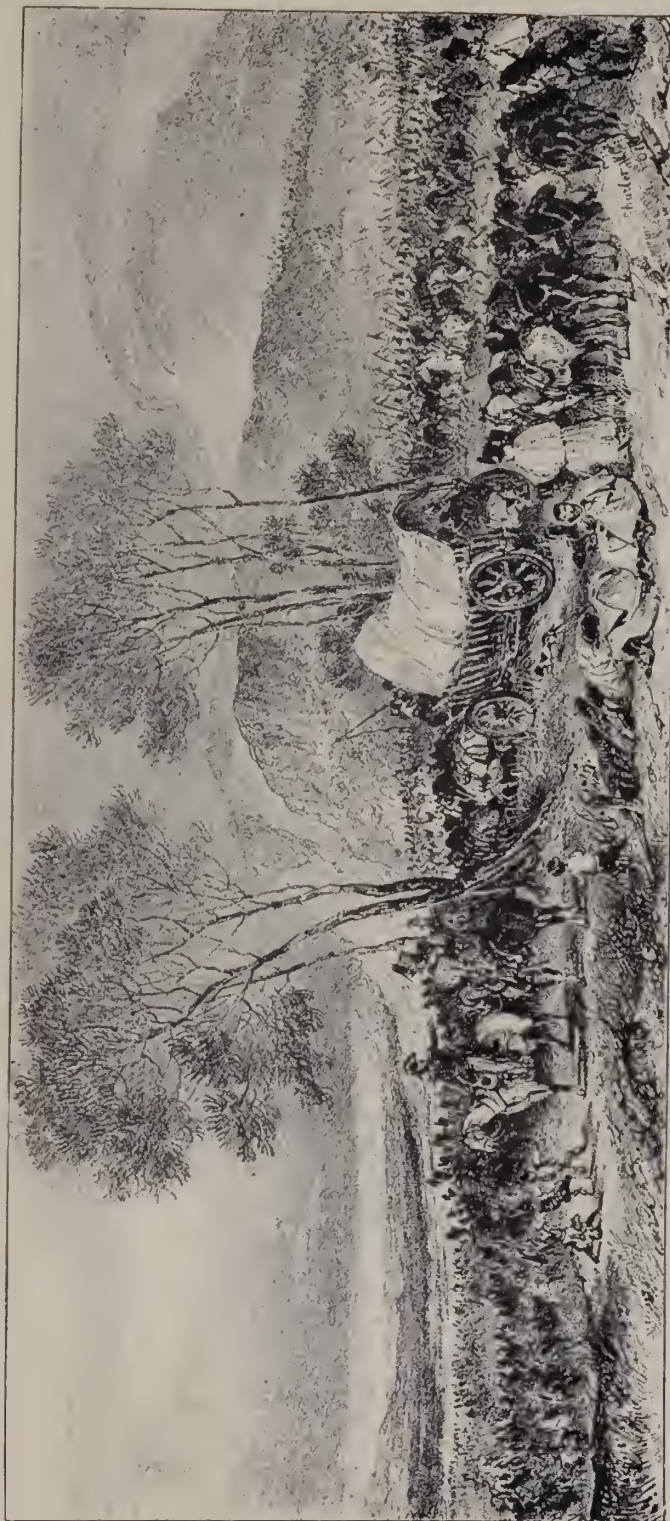
Le *raté sauté* est un coup romantique : il remplace le vieux *ra classique*... Arrivera-t-il à une aussi belle vieillesse ?



Pl. XL.

LE CONVOI.

Le plus beau temps de la vie est celui que l'on passe sur les routes.



Pl. xli.

— On va se former en avant en bataille, par escadron, dans la plaine voisine.



Pl. XLII.

— Oh! les gueux!...



Pl. XLIII.

HUTINET (Fusilier de la 3^{me} du 2^{me} du 43^{me}).

— Quand il a fait les montagnes, le Père Éternel, bien sûr que s'il avait pris l'sac sur le dos,
y n'aurait pas fait si hautes !



Pl. XLIV.

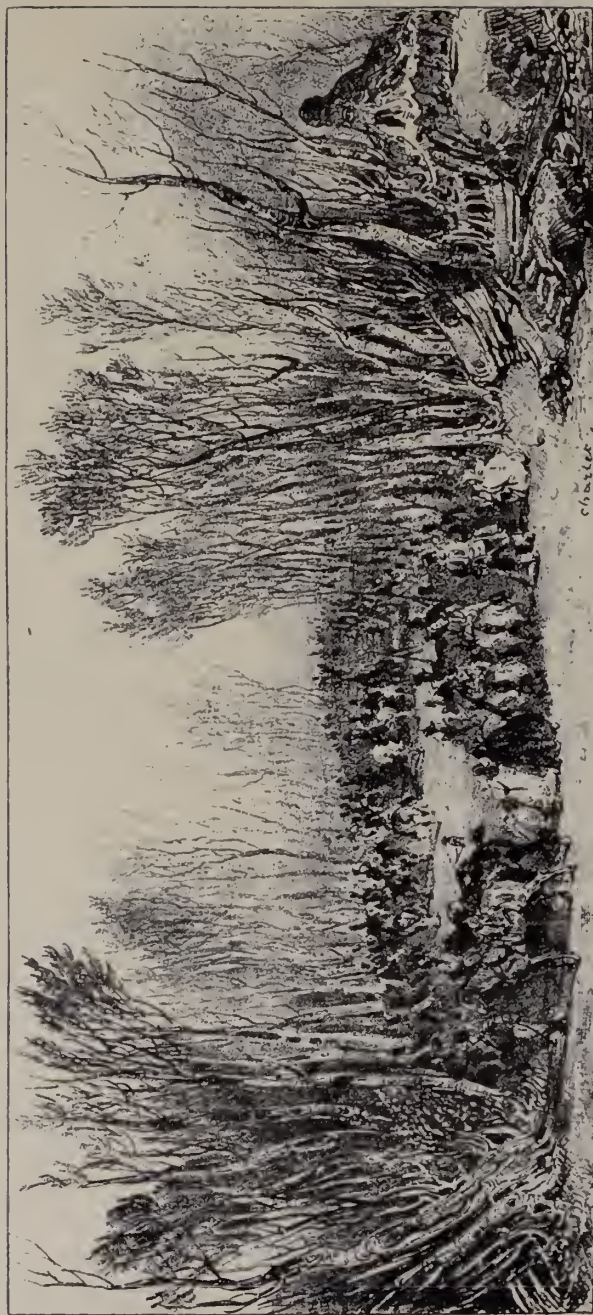
— J'en mangerais dix comme toi !



Pl. XLV. Hommes qui cherchez la paix du cœur?... pêchez donc à la ligne!...

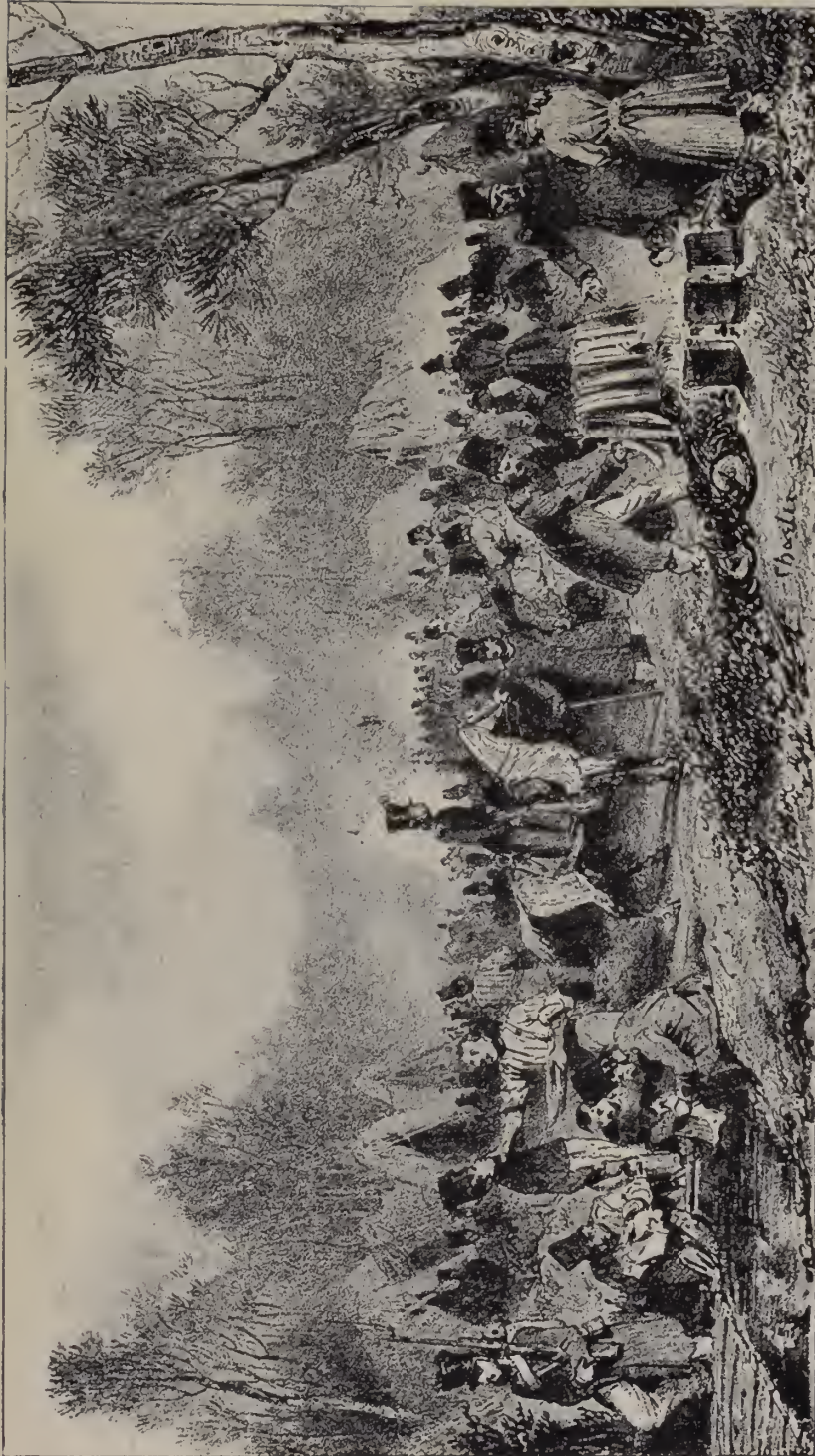


Pl. XLVI. C'est bien lui!



Pl. XLVII.

MARCHE DE CAVALERIE LÉGÈRE.



Pl. XLVIII

CAMPMENT.



PL. XLIX.

LE FORT SAINT-LAURENT

enlevé par les grenadiers du 6.^e (nuit du 13 au 14 décembre 1832, 4 heures du matin).



Pl. L.

Un morceau de pain sur la terre
vaut mieux qu'une briochette dans le ciel.
(Duvergier, grenadier au 65^e de ligne.)



Pl. LI.

— Quel est de ce port d'armes de farceur, n° 1?

Ayons donc la tête et les yeux à 15 pas, et mobiles !...



Pl. LII.

Ô AMOUR!!!



Pl. LIII.

LE TRAINARD.

(Il n'y en a plus dans l'armée française.)

Le trainard fricoteur et carottteur a toujours des souliers qui le blessent, une pipe qui s'éteint continuellement et le force à entrer dans toutes les auberges pour demander du feu ; il est du pays de tous ceux qu'il y rencontre, il est toujours le camarade de chambre de celui dont on lui demande des nouvelles ; il l'aime comme un frère et se chargera de tout ce qu'on voudra lui faire remettre ; c'est par ce moyen qu'il attaque la sensibilité des bons paroissiens et provoque la bouteille de la reconnaissance.



PL. LIV.

TIRAILLEURS.

Un tirailleur doit ménager son feu, bien ajuster, tirer à propos afin de tuer beaucoup à peu de frais.



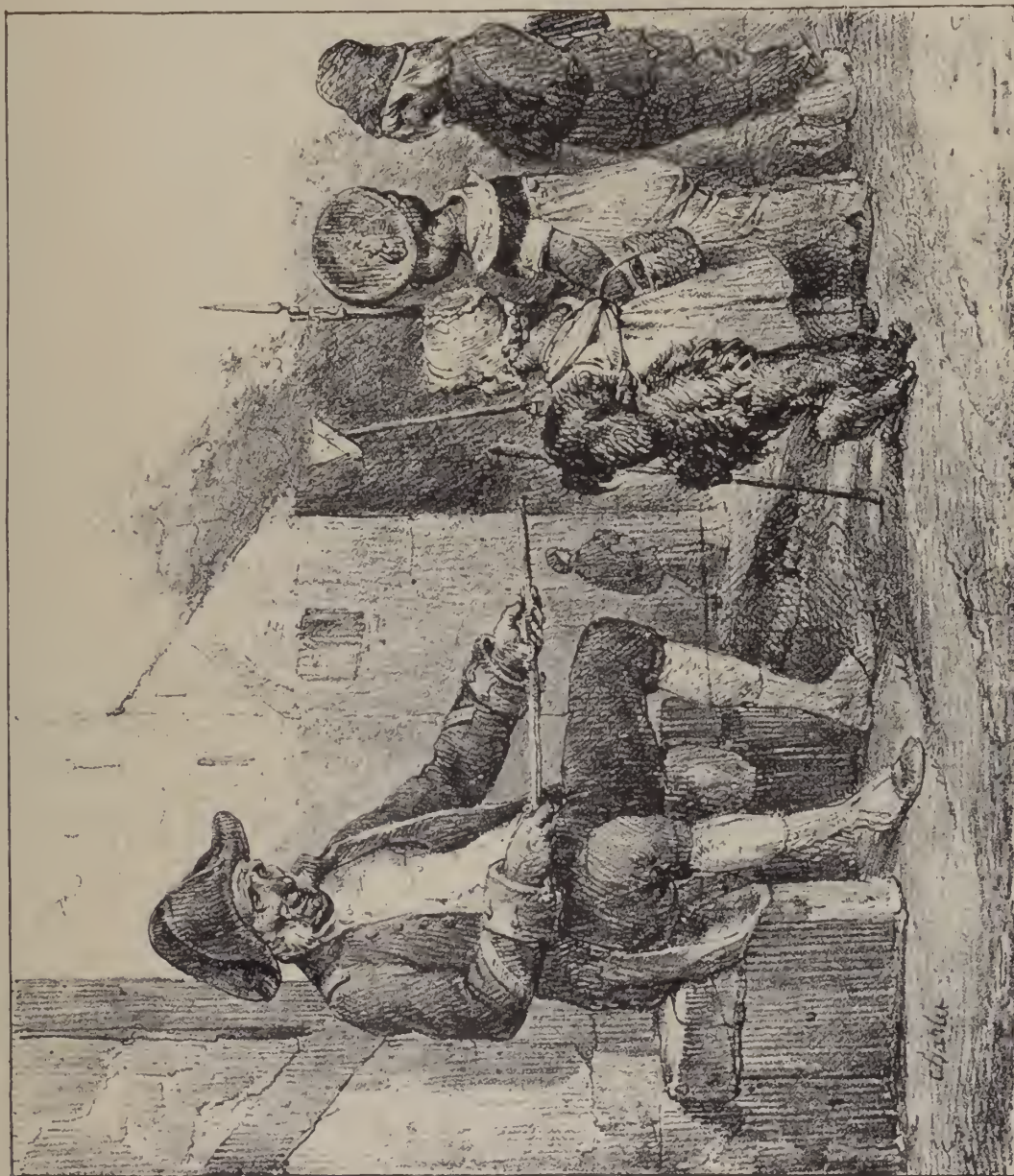


Pl. LVI.

LES DEUX ÉCOLIERS.

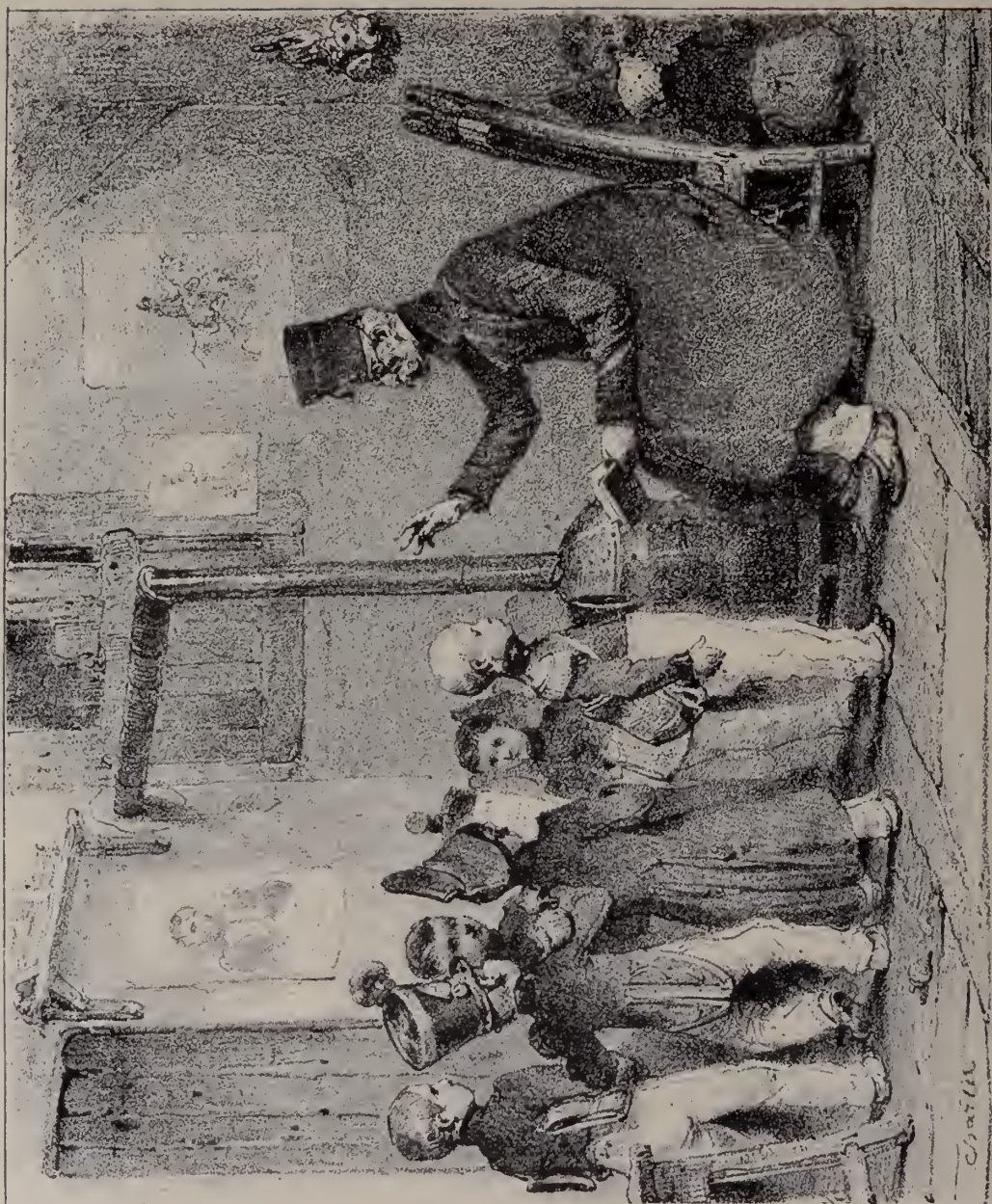
(D'après une sepia du Musée du Louvre)





Pl. LVIII.

— Le guide est à gauche !...



Pl. LIX.

— Voilà! j'veus introge... taise-vous!...

— Qu'chentende une brofond silence! nous barlons sur le erammaire française.



Pl. LX.

(ré coquin, quelle émente !!!

Je crains bien que les révoltés ne soient attaqués sur leurs derrières.



Pl. LXI.

UN SYSTÈME.

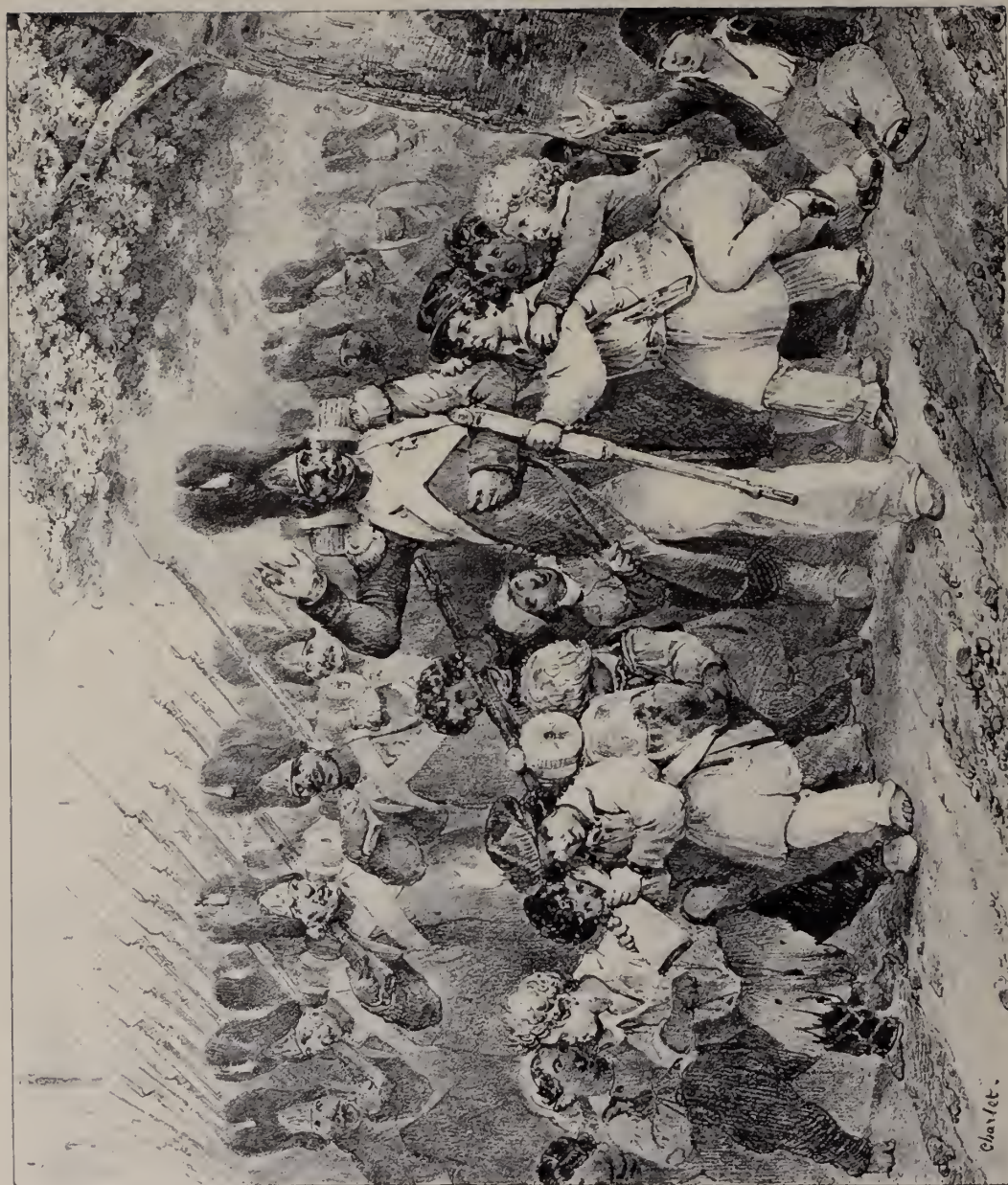
Le vieux soldat veut que ses élèves mangent toute la journée, afin qu'ils ne sucent pas de mauvais principes.



PL. LXII.

LANCIER DE LA GARDE ROYALE, EN FACTION.

(D'après une aquarelle du Musée du Louvre.)



Pl. LXIII.

LE GAMIN

ÉMINEMMENT ET PROFONDÉMENT NATIONAL.

— Ah ! moi ! moi ! moi ! moi ! m'sieur l'grenadier, que j'vas vous l'porter vot'fusil, j'ai de la pogne, moi !... j'suis joliment roide des reins, allez !...



Pl. LXIV.

L'INSUBORDINATION.

— Si les mieux habillés veulent toujours être les généraux, j'en ai y fiche des calottes !...





Pl. LXVI.

LES BONNETS D'ANE.

(D'après une sèpia.)



CROQUIS.



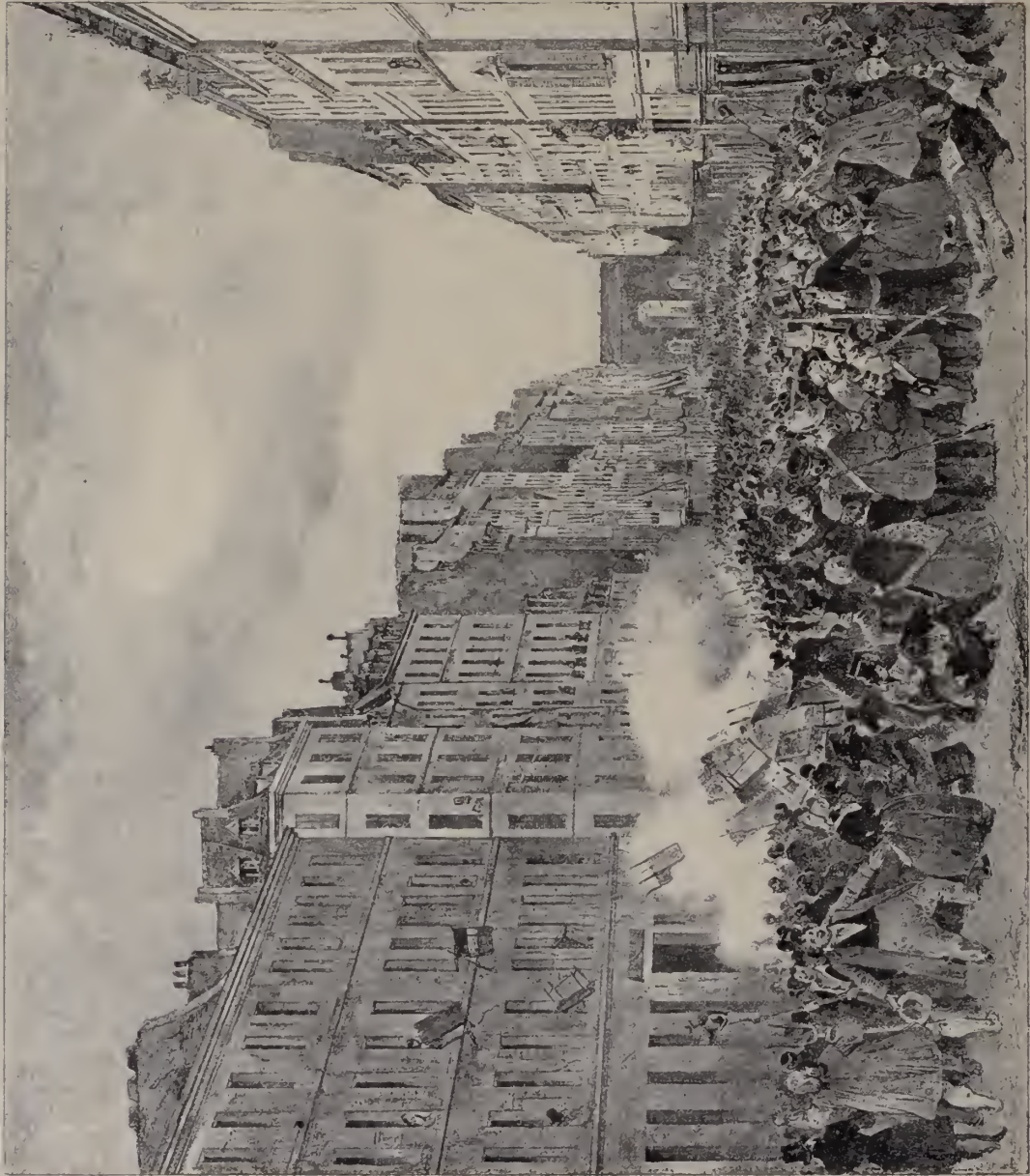


Pl. LXX.

L'ALLOCATION.

(28 juillet 1830.)

Poignac a mis la broche, y n' mangera pas l' rôt, enfans ? Veillez au grain, soignez les pénitens ! du bon coin ! tel et roide d' hauteur !
et quand nous aurons secoué le panier aux ordures, si la France nous doit plus qu'elle ne peut payer, nous lui ferons crédit, non d. D...!



Pl. LXXI.

LE PEUPLE A LA CASERNE DES GENDARMES.
(Faubourg Saint-Martin.)





PL. LXXIII.

PRISE DU PALAIS-ROYAL.

(29 juillet 1830.)



Pl. LXXIV.

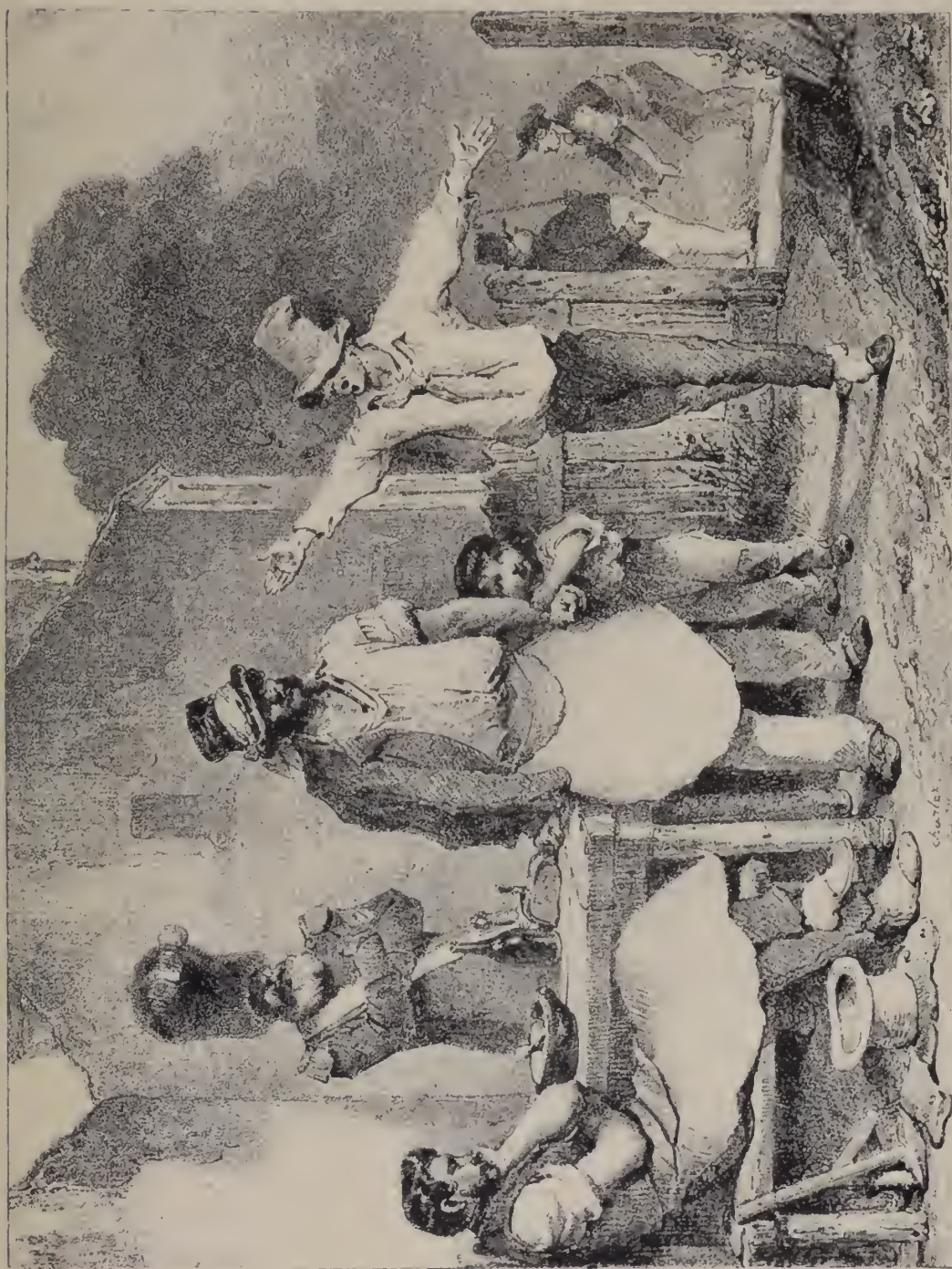
COMBAT DE LA RUE SAINT-ANTOINE.

(28 juillet 1830.)



LES CONFRÈRES.

Nous venons d'enterrer l'ami Frérot, honnête entrepreneur, bon père, bon époux, veuve inconsolable, c'est l'usage ;
convoi de 120 convertis, c'est joli !... et Fromont qui chante les meurs !...

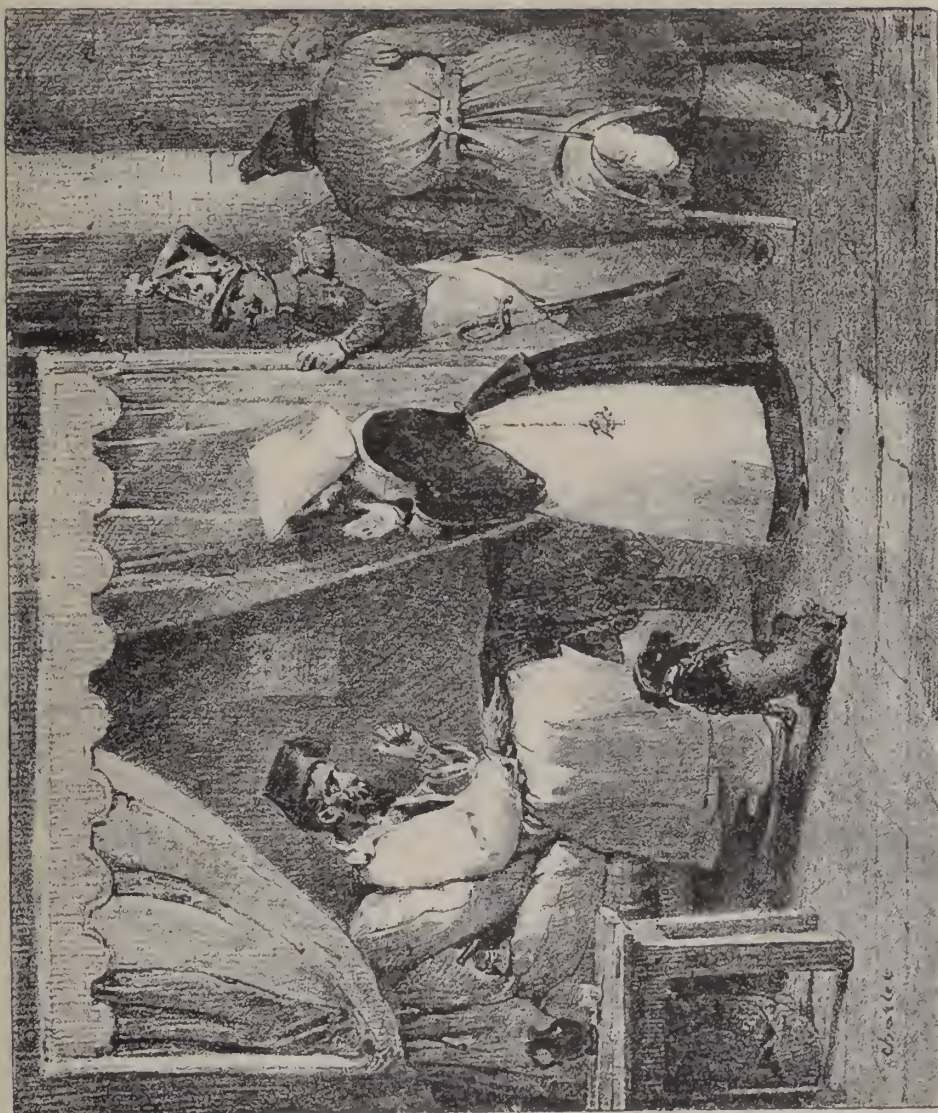


Pl. LXXVI.

— De quoi?... travailler!... Bon pour des feignans!

— Vive l'émeute!... vive le vin, vive l'amour, et les institutions qui assureront mon avenir.





Pl. LXXVIII.

— Sœur Ursule ! je sens qu'il faudra bientôt passer l'arme à gauche, attendu que le Père Éternel ne veut pas prolonger mon permis de séjour...





Pl. LXXX.

ÉTUDE DE CHEVAL.



Pl. LXXXI.

L'HABIT DU DIMANCHE.
(D'après une sépia du Musée du Louvre.)



Pl. LXXXII.

L'AUMÔNE.



Pl. LXXXIII.

IL Y AURA DE LA BAISSE!

— Bijotot, mon ami!... écoutez vos huiles et méfiez-vous de la cannelle!...



Pl. LXXXIV.

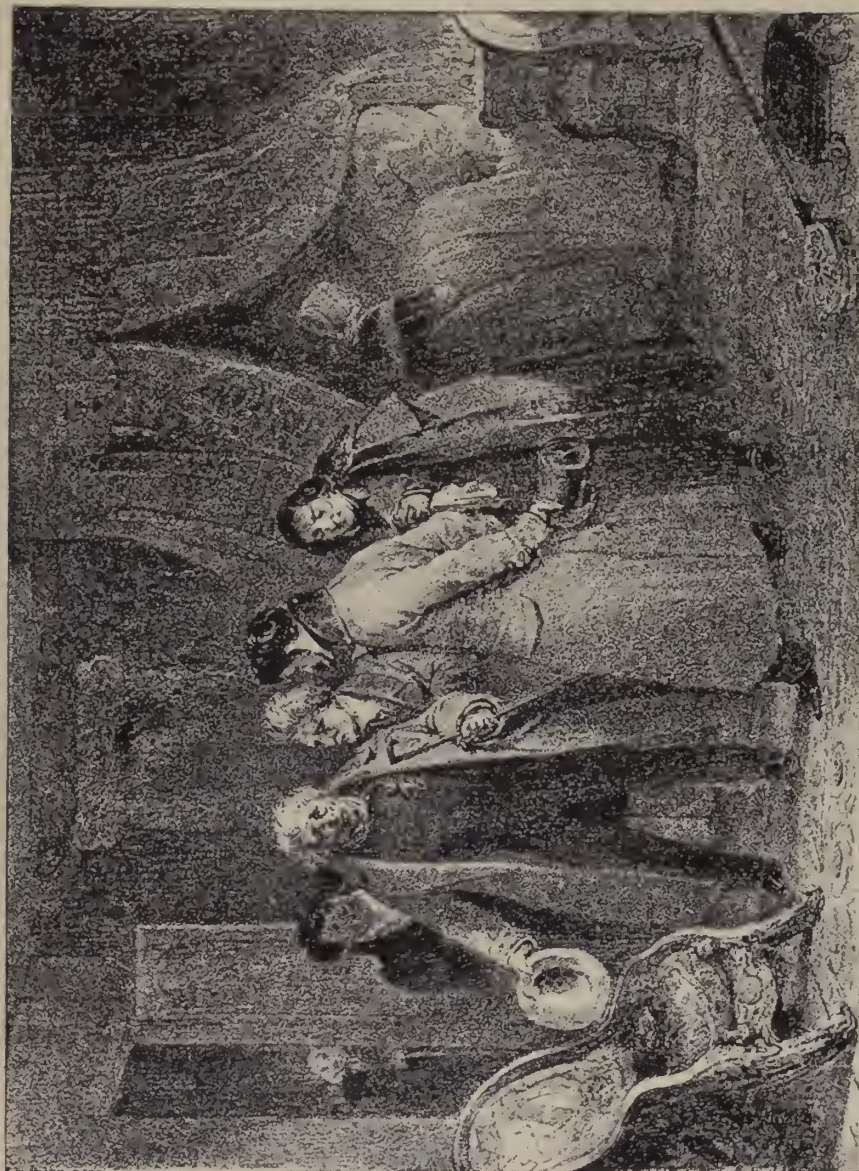
— Dieu ! mes ennemis politiques !!!
En avant ! les guibolles !!!

Expression de mauvais goût, mauvais lieux et
mauvaise compagnie qui veut dire jambes,



Pl. LXXXV.

PINGARD ET BUCHETTE,
Faisant la partie d'aller demander du pain ou la mort.



Pl. LXXXVI.

LES HÉRITIERS.

— Pensez-vous que notre respectable et digne oncle aille encore jusqu'à demain ?



Pl. LXXXVII.

— Rêver d'ours, vous donne : $14 = 49 = 67...$

Si vous avez été terrassée par ce même ours, 87.



Pl. LXXXVIII.

APOTHÉOSE DE CHARLET.
(Lithographie de H. Bellangé.)



TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

	Planches.
La Petite école du soldat.	I
Misères de la guerre (1812).	II
Le Soldat français.	III
Infanterie légère française (Voltigeur).	IV
Infanterie légère française (Carabinier).	V
Un ancien des anciens.	VI
Le Moulin de Jemmapes.	VII
Adieu!... bannissez toute sensibilité... importune!...	VIII
Bois, mon Empereur!.	IX
Les Pénibles adieux.	X
Elle a le cœur français!... l'ancienne!...	XI
Quand on a passé la nuit avec ces paroissiens-là, on peut coucher avec le premier venu.	XII
Croquis.	XIII
Carabinier de la 20 ^e demi-brigade légère marchant sur la Bormida.	XIV
Au commandement de halte!.	XV
Laissez-m'en donc un, mon ancien!.	XVI
Le Passage du Rhin à Kehl (24 juin 1796).	XVII
Le Français après la victoire.	XVIII
Grognard.	XIX
Écoute, Jean!.	XX
Je suis prêt!.	XXI
Pauvre peuple!.	XXII
Faudrait un crâne maître d'armes.	XXIII
Le Premier coup de feu.	XXIV
Le Second coup de feu.	XXV
Hospitalité.	XXVI
Tout ça n'avant point mon doux Falaise...	XXVII

	Planches.
Sans blague et sans tabac, pas de soldat !	XXVIII
Je suis innoeent ! dit le conserit	XXIX
Bourgeois, je eonnais tous vos bons sentiments !...	XXX
Encore bien que je vous eonnais, mais nous sont pays !	XXXI
Départ pour le siège d'Anvers	XXXII
Valentin ramène ses prisonniers	XXXIII
Une histoire de tranchée.	XXXIV
Les Deux eoqs.	XXXV
Au commandement de : Pas d'observations !	XXXVI
Le Billet de logement.	XXXVII
Vous êtes deux braves, ça ne finira pas comme ça !	XXXVIII
Les Français ne supportent point l'humiliation !.	XXXIX
Le Couvoi.	XL
On va se former en avant en bataille, par eseadron, dans la plaine voisine	XLI
Oh ! les gueux !.	XLII
Hutinet (Fusilier de la 3 ^{me} du 2 ^{me} du 43 ^{me})	XLIII
J'en mangerais dix eomme toi !.	XLIV
Hommes qui cherechez la paix du cœur?... pêchez done à la ligne !...	XLV
C'est bien lui !.	XLVI
Marche de eavalerie légère	XLVII
Campement	XLVIII
Le Fort Saint-Laurent.	XLIX
Un morceau de pain sur la terre	L
Quel est de ee port d'armes de farceur, n° 1 ?	LI
O amour !!!	LII
Le Trainard	LIII
Tirailleurs	LIV
Son eousin l'embrasse joliment... notre bonne !...	LV
Les Deux écoliers.	LVI
Il vent s'engager grenadier à pied !...	LVII
Le Guide est à gauche !...	LVIII
Voilà ! j'veous introge... taise-vous !...	LIX
Crè coquin, quelle émeute !!!	LX
Un système	LXI
Lancier de la Garde royale, en faetion.	LXII
Le Gamin	LXIII
L'Insubordination.	LXIV
Le Quartier général.	LXV
Les Bonnets d'âne	LXVI
Croquis	LXVII
Croquis	LXVIII
Le Temps de manger la soupe	LXIX
L'Allocution	LXX
Le Peuple à la easerne des gendarmes.	LXXI
Le Pont d'Arcole.	LXXII
Prise du Palais-Royal.	LXXIII
Combat de la rue Saint-Antoine.	LXXIV
Les Confrères	LXXV

	Planches.
De quoi?... travailler !..	LXXXVI
Croquis	LXXXVII
Sœur Ursule.	LXXXVIII
Comme flûte, je suis avant Toulou	LXXXIX
Etude de cheval	LXXX
L'Habit du dimanche	LXXXI
L'Aumône	LXXXII
Il y aura de la baisse !.	LXXXIII
Dieu ! mes ennemis politiques !!!	LXXXIV
Pingard et Buchette.	LXXXV
Les Héritiers	LXXXVI
Rêver d'ours	LXXXVII
Apothéose de Charlet	LXXXVIII



Paris. — MAY & MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.



